

Bernard Saulgeot

Un monde connecté

2016

Remerciements

Mes remerciements à mon amie Martine pour ses conseils avisés.

Un monde connecté

Ensemble une dernière fois pour assister à la soutenance de la thèse de Natacha « Vivre dans l'espace », les membres de la mission Cocon avaient repris leur vie antérieure.

Ainsi Charles poursuivait-il le développement de son entreprise d'objets connectés, la Charlconnect. Il surveillait depuis quelque temps le bilan de la société Cerveaudetect qui fabriquait des puces à implanter sous les tempes capables de décoder les signaux émis par le cerveau ; une simple pensée permettait de déclencher une action sur un objet connecté. La fusion de ces deux sociétés paraissait prometteuse. Accaparé par son travail, Charles semblait avoir oublié Natacha.

Natacha, son diplôme en poche, poursuivait ses études pour devenir psychothérapeute, dans la cohérence de son désir de venir en aide à son

prochain. Elle avait choisi comme spécialité le traitement des addictions.

Deux ans de formation, et la voilà en charge d'un groupe d'alcooliques qui l'attendaient sagement assis en rond dans un silence religieux. Stupeur, à peine reconnaissable à cause de sa prise de poids et de son visage boursoufflé, Boris, le commandant en second de la mission Cocon, celui-là même qui avait tenté de la violer. Quelle attitude prendre ? Connaître un des stagiaires pouvait s'avérer nuisible pour lui et pour l'ensemble du groupe. Mais comment renoncer à soigner Boris, qui avait réussi à les ramener vivants à terre après le suicide du commandant Mike ? Natacha décida d'enclencher le tour de table des présentations comme si de rien n'était ; fort heureusement, Boris ne montra pas qu'il la connaissait et la séance terminée quitta la pièce sans chercher à la rencontrer.

Après cette première séance, Natacha était rentrée dans le petit deux pièces du quartier latin qu'elle avait

pu acheter en contractant un emprunt grâce à la caution de son oncle, son cher oncle émigré de Russie qui avait tant fait pour elle. Comme à son habitude, elle avait à son arrivée balancé ses chaussures dans le salon, enfilé un survêtement et ouvert grande la fenêtre de ce dernier étage où les bruits de Paris ne parvenaient plus qu'assourdis. Un coup d'œil sur les toits, avant de s'allonger sur le canapé et de faire le point sur sa première séance de psychothérapeute. Elle ne mit pas longtemps à se persuader qu'elle avait pris la bonne attitude suite à la présence de Boris dans le groupe. Si Boris devait révéler le passé qui les unissait, elle saurait trouver le comportement adéquat.

La deuxième séance fut l'occasion pour les patients d'en dire plus sur leur passé. C'est ainsi que Boris avoua, non sans réticence, que ses parents, face aux difficultés de l'existence, avaient l'habitude de réagir par une consommation excessive de vodka qui se terminait souvent par une scène de ménage des plus

violentes. On se souvient que Boris avait connu dans sa jeunesse un terrible chagrin d'amour ; la vodka comme remède l'avait fait sombrer dans l'alcoolisme. L'atavisme pouvait en être en partie responsable. Que Boris en prenne conscience pourrait être une avancée vers la guérison.

Allongée sur son canapé, Natacha parcourait sur sa tablette le journal Parisnet. A vrai dire, la lecture de la nouvelle du jour l'intéressait davantage que l'actualité. La nouvelle ce jour-là était étonnement brève :

Fleurs funestes

Il lui offrait des fleurs

Elle lui offrit sa fleur

Il la trompa

Elle se tua.

Presque la narration d'un fait divers. Elle eut envie d'en parler avec l'auteur, dont n'apparaissait en signature que le pseudo, Larches. Elle envoya sa demande au journal. Il était interdit d'entrer en relation directe avec un auteur de nouvelles, mais une correspondance de pseudo à pseudo était toujours possible par l'intermédiaire de Noëlie, responsable des nouvelles du jour. Pourquoi pas, se dit Natacha, qui lui envoya ce courriel :

*Monsieur Larches,
j'ai lu avec intérêt votre nouvelle de ce jour. J'ai beaucoup apprécié sa concision ; la chute en est bien triste. Peut-être pourriez-vous développer un peu plus. Chaque phrase ne pourrait-elle pas être le titre d'un chapitre ? Ainsi, vous dites « Il lui offrait des fleurs », c'est donc qu'il lui faisait la cour. Depuis quand, comment l'avait-il rencontrée ? Et quelles*

*fleurs ? Des fleurs coupées, en pot ?
Personnellement, j'adore les roses à l'ancienne...*

Elle s'était un instant interrompue : ne prenait-elle pas un risque en engageant un dialogue avec un inconnu et n'allait-elle pas trop loin en révélant ses goûts ? Bah, tant pis, si cela se trouve, elle n'aurait même pas de réponse. Elle reprit donc :

...et des cadeaux, y pensait-il ? Vous savez, monsieur, les femmes adorent les cadeaux.

*Mais je m'arrête, j'ai trop peur de vous importuner.
Cela dit, une réponse de votre part m'obligerait.*

Cordialement.

Chan

Un mois sans réponse, ce fut long, et soudain :

*Madame Chan,
pardonnez-moi, j'ai tardé à vous répondre. Une
affaire urgente et complexe dans mon travail
m'accaparait.*

*Nous commençons une correspondance qui, je
l'espère, ne nous lassera pas.*

*Quand j'ai écrit cette nouvelle, j'étais pressé par le
temps (je le suis souvent), et je fus assez content de
sa concision. Je ne suis pas un écrivain de métier, et
votre désir de me voir développer cette nouvelle,
quitte à la transformer en roman, me tente.*

*Vous dites aimer les roses à l'ancienne : comme je
vous comprends ! Elles sont si discrètes par la taille
et si agréables à respirer. J'avoue, sans me vanter,
en avoir déjà offert qui ont toujours été favorables à
mes entreprises.*

*Il est vrai, les femmes adorent les cadeaux, mais les
hommes aussi. Dois-je souligner qu'en me lisant,
vous m'en faites le plus beau ?*

J'attends de vous des idées pour le deuxième chapitre.

Cordialement.

Larches

*

Bonjour, monsieur Larches.

Votre courriel m'a beaucoup touchée. Une sorte d'œuvre commune semble se mettre en place, c'est inattendu.

Puisque vous demandez mon avis pour le deuxième chapitre, je pense qu'il faudrait insister sur le fait que pour une jeune fille, du moins de mon temps, perdre sa virginité avant le mariage était exceptionnel. Dans le cas présent, cela suppose au moins qu'elle avait entièrement confiance en lui (comme les jeunes filles peuvent se tromper!). Je vous laisse le soin de trouver les mots pour décrire ce passage à l'acte : en

quel lieu ? Etait-elle vraiment consentante ? Le résultat fut-il à la hauteur de leurs espérances ?

Pour le troisième chapitre, tout laisse à penser qu'il avait abusé d'elle, il était sans doute un de ces coureurs de jupon toujours prêt à se vanter de ses conquêtes sans réaliser le mal qu'il faisait. Faites preuve d'imagination pour décrire les souffrances de cette jeune femme trompée (je sais que c'est dur à réaliser pour quelqu'un du sexe dit fort, mais ce doit être possible pour un romancier).

Pourrais-je vous appeler par votre pseudo sans le monsieur qui le précède ?

Bien cordialement.

Chan

*

*Chan (j'ai enlevé le madame),
notre collaboration m'enchanté.*

Votre remarque sur la virginité me laisse penser que nous devons être à peu près de la même génération.

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec votre conception du sexe dit fort, et, bien que je ne sois pas un vrai romancier, je me ferais fort (c'est le cas de le dire) de vous prouver que les hommes ne sont pas seulement des bourreaux des cœurs de jeunes filles en mal de prince charmant. Mais je suis d'accord pour dire que, dans l'histoire qui nous intéresse, notre homme est un vrai salopard.

Le dernier chapitre ?

Bien cordialement.

Larches

*

*Cher Larches,
puisque vous me demandez des idées pour le dernier chapitre, j'ai une suggestion à vous faire : au lieu de*

« Elle se tua », ne vaudrait-il pas mieux écrire « Elle le tua » ? C'est bien tout ce qu'il mérite. Vous pourriez envisager une mort lente par empoisonnement ou un coup de pistolet fatal ; à vous de choisir. Ce serait un vrai crime passionnel, et je suis sûre qu'aux assises, avec l'aide d'un bon avocat, les jurés obtiendraient une condamnation avec sursis, deux ans seulement par exemple.

J'attends avec impatience que vous me fassiez parvenir notre roman en pièce jointe pour une relecture qui s'avère toujours souhaitable.

Une petite question que, j'espère, vous ne trouverez pas trop indiscrete, quel est ce métier qui vous accapare tant ?

Bien cordialement,

Chan

PS : vous pouvez m'appeler Natacha, si vous le désirez.

*

*Chère Natacha,
je trouve votre idée géniale pour le dernier chapitre,
je m'y attelle de ce pas. J'ai choisi la mort par
empoisonnement, cela me forcera à développer
davantage, j'ai tendance à aller trop vite.*

*Je rédige, je relis l'ensemble et vous l'envoie pour
correction.*

Affectueusement.

Larches

PS : vous pouvez m'appeler Charles.

*Je suis chef d'entreprise. Et vous, que faites-vous
dans le civil, comme on dit ?*

*

Cher Charles,
j'ai tout relu, cela me va très bien ; si vous le publiez,
n'oubliez pas de mentionner la petite aide que je vous
ai apportée.

Je ne suis pas écrivain, mais j'ai quand même écrit
une thèse, « Vivre dans l'espace » qui m'a valu, je le
dis sans modestie, les félicitations du jury. Il est vrai
que je l'avais écrite suite une année passée dans la
station européenne Cocon, année fertile en péripéties
comme vous pouvez l'imaginer. Notre commandant
en second, un russe prénommé Boris, avait un sacré
penchant pour la vodka. Figurez-vous (comme le
monde est petit !), je l'ai retrouvé en tant que patient
dans une cure de désintoxication que j'animais
comme psychothérapeute.

Mais je suis trop bavarde. Parlez-moi plus
longuement de votre métier, chef d'entreprise, c'est
bien vague.

Bien cordialement,

Natacha

*

Natacha,
je n'en reviens pas, ce qui nous arrive est incroyable.
Vous me dites avoir participé à la mission Cocon, eh
bien, moi aussi. C'est moi Charles, tu te souviens, le
petit curieux qui te posait sans cesse des questions
pour en savoir plus sur ton passé. Il faut absolument
que l'on se voie. Où habites-tu, à Paris ? Envoies-moi
vite tes coordonnées.

A bientôt,
bises comme on dit maintenant.

Charles

*

Mon cher Charles,
je n'en reviens pas, moi non plus, mais il nous faut réfléchir : tu es très pris par ton travail, mes patients m'accaparent, je leur dois tout mon temps. Plutôt que de nous revoir, il me semble préférable, au moins dans un premier temps, de rester en contact par le biais de la correspondance. Nous pourrions continuer notre travail en commun sur tes prochaines nouvelles et aussi échanger sur l'actualité si fertile en bouleversements. Qu'en penses-tu ?

J'attends toujours des éclaircissements sur ton métier.

Bises,

Natacha

*

Et voilà ! Comme d'habitude Natacha avait trouvé une échappatoire. Au moins, elle ne coupait pas complètement les ponts, il n'allait pas abandonner la partie. D'abord, répondre à sa demande sur son métier.

*Ma chère Natacha,
j'aurais bien aimé te revoir mais, à la réflexion, ta proposition est sage. La distance qui nous sépare n'empêchera pas des échanges fructueux, bien au contraire.*

Concernant mon entreprise, je travaille dans une startup très prometteuse, la société Charleconnect, dont je suis le président. Elle est constituée d'une centaine d'ingénieurs de haut niveau qui mettent au point la connexion entre les différents objets de la vie courante, actuels et à venir, dans le but de faciliter la vie de nos concitoyens en gagnant du temps (l'époque est à la vitesse), en limitant les dépenses

contraintes, tout en incitant toujours plus à l'achat de produits nouveaux brevetés de notre société ; il faut toujours pousser à la consommation, c'est dans l'air du temps et bien utile pour notre économie. Nous sommes aussi en train de réaliser la fusion avec la société Cerveaudetect, spécialisée dans l'implantation de puces qui analysent et codifient les micro-courants électriques produits par les cellules de notre cerveau quand il pense. C'est la possibilité pour une simple pensée comme « Je prendrai bien mon petit-déjeuner » de mettre en route le robot humanoïde présent dans l'habitation de tout un chacun qui dressera le couvert, fera chauffer l'eau, apportera le sachet de thé, le pain qu'il aura décongelé ainsi que le beurre et la confiture. C'est aussi la possibilité, pour qui posséderait la puce et se trouverait assez proche d'un individu implanté, de connaître ses pensées ; on voit de suite l'emploi possible comme détecteur de mensonge ou l'utilisation en traitement psychiatrique. Pour baptiser

notre future société, on avait d'abord pensé à Charconne, qui me plaisait bien (cela commençait comme mon prénom), mais la fin...Charcer fut rejetée, trop difficile à prononcer. Il fallut recourir à une société spécialisée, fort chère, qui nous proposa « Puceconnect » (trop long), Conpuce, Le Détector et autres noms tous refusés. Finalement, c'est moi qui ai trouvé, « Chaînect», et bien sûr, tout le personnel a approuvé.

Mais je t'ennuie avec tout ça. Donne-moi donc des nouvelles de Boris.

A bientôt, en toute amitié.

Charles

*

*Mon cher Charles,
j'ai lu avec grand intérêt ton dernier courriel ; je ne me lasserai jamais de te lire, crois-moi. Chaînect fait*

penser à une chaîne qui relie les hommes et les objets, c'est bien choisi. Je pense soudain à ces vers de Lamartine dans le poème Milly ou la terre natale

*« Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?...*

Nous vivons entourés de plus en plus d'objets, parfois inutiles, oubliés dans un coin, mais qui ont quand même une histoire, ne serait-ce que celle de leur fabrication, des circonstances de leur acquisition, de l'usage que l'on en a fait jusqu'à ce jour. J'ai par exemple sur les murs de mon appartement des tableaux que je ne regarde plus, dans la vitrine une poupée en porcelaine dont les yeux restent fermés, des livres inaccessibles tout en haut de l'étagère... L'oubli est criminel. Voici peut-être une idée pour « Chaînect » : une application qui le lundi éclairerait tel tableau, tel autre le mardi...

Tu me demandes des nouvelles de Boris, figure-toi que je voulais justement t'en donner. Boris a terminé ses séances de psychothérapie, il semble aller bien.

Mais tu sais, la rechute est toujours possible, surtout pour un homme qui vit seul et n'a pas de travail. Tu imagines aisément qu'il lui sera très difficile de trouver un job sans une aide extérieure, alors j'ai pensé que peut-être, dans ta société Chaïnect, son expérience d'astronaute pourrait être appréciable pour mettre au point les objets connectés dans les futures stations orbitales, débouché utile pour ta société.

Donne-moi vite ta réponse.

En toute amitié.

Natacha

*

*Ma chère Natacha,
tu m'étonneras toujours. Que de générosité envers
quelqu'un qui avait tenté d'abuser de toi lors de notre
séjour dans l'espace !*

*Tu me demandes d'embaucher Boris, c'est risqué
pour mon entreprise, mais j'accepte. A mon tour, je
te fais une proposition : nous avons à la fin du mois
un premier week-end de travail à Rambouillet avec
les principaux managers de notre nouvelle société ;
nous manquons cruellement de psychologues dans
nos équipes et je pense que tu pourrais nous aider à
explorer les possibilités de développement pour nos
produits dans ton domaine.*

*Réponds-moi vite ; je m'occuperais de ton
hébergement, aux frais de Chaînect, bien sûr.*

En toute amitié.

Charles

*

Mon cher Charles,
ta proposition est très alléchante : une société comme la Chaînect pourrait mettre à la disposition des psychothérapeutes des outils révolutionnaires ; tout ce qui aide à sonder le conscient ou l'inconscient de nos patients ne peut qu'accélérer leur guérison.

Donne-moi vite les coordonnées du séminaire, toutes les informations utiles sur son déroulement.

Nous allons donc déroger à la règle que nous nous étions fixée, mais je dois t'avouer que je suis ravie à la pensée de te revoir.

Avec toute mon amitié,

Natacha

A peine envoyée, Natacha regretta l'enthousiasme de sa réponse. La proposition de Charles s'apparentait à un troc : je prends Boris, tu collabores dans mon entreprise, et il ne fallait pas être grand clerc pour en déduire que Charles l'amènerait très vite dans son lit. Elle aurait pu différer, trouver mille prétextes comme par exemple être justement absente de Paris ce week-end-là. Elle avait toujours pris ses décisions un peu trop vite, comme la fois où elle était partie pour la France pour ne pas obéir à son père qui voulait la marier avec le fils d'un magnat du pétrole. Un simple coup de fil à son oncle exilé en France et elle avait fui le domicile familial. Maintenant, elle se retrouvait seule, la quarantaine approchait, et sa petite aventure avec Luc dans la station Cocon était restée sans suite, bien qu'elle en eut gardé un bon souvenir et une certaine fierté : n'avaient-ils pas été les premiers à faire l'amour dans

l'espace ? Où était-il, d'ailleurs, Luc ? Quel ingrat, il aurait pu donner de ses nouvelles. Avait-il trouvé chaussure à son pied ?

Il fallait quand même reconnaître à Charles des vertus : d'abord sa réussite professionnelle, incontestable, et une opiniâtreté à lui faire la cour à laquelle elle n'était pas indifférente, après tout. Finalement, elle n'était pas si sûre de regretter d'avoir accepté sa proposition ; elle saurait bien garder sa liberté tout en satisfaisant les ardeurs de Charles et pourquoi pas, devenir sa maîtresse. Le mariage n'était pas envisageable, son épouse Sophie, qui ne pouvait avoir d'enfants, l'avait quitté pour le laisser refaire sa vie, mais ils restaient légalement mariés.

*

Natacha se rendit donc au week-end de Rambouillet. Le vendredi soir elle découvrit la chambre qui lui avait été attribuée, très séduisante

avec son plafond au ciel vénitien, un grand tableau de Guardi (probablement une copie) au-dessus du lit double représentait des gondoliers transportant des touristes sur le Grand Canal. Les toilettes étaient indépendantes, la salle de bain équipée d'un bidet, d'un lavabo double surmonté d'une grande glace, d'une immense baignoire en marbre qui vous attendait pour un bain d'une mousse débordante parfumée à la violette ou au chèvrefeuille ; savonnettes de luxe, petite et grande serviette, douces au toucher, peignoir d'une blancheur immaculée, sèche-cheveux, miroir grossissant. C'était un luxe inhabituel. Natacha ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur le parc pour humer les parfums du soir, fit sa toilette intime et se glissa sous la couette, non sans avoir vérifié que la porte de communication avec la chambre voisine était verrouillée.

Le lendemain, l'atmosphère au travail fut à la fois sérieuse et détendue ; tout le monde avait bien

dormi, des pauses toutes les heures permettaient de courtes promenades en forêt, les mets étaient savoureux et arrosés des meilleurs crus.

Natacha fut impressionnée par les statistiques de vente qui montraient une croissance exponentielle du chiffre d'affaire. La dernière nouveauté était révolutionnaire : un robot humanoïde remplissait de multiples fonctions : ouvrir la porte d'un appartement, converser sur des thèmes variés grâce à la véritable encyclopédie dont il disposait dans sa mémoire, le tout avec une voix masculine ou féminine (au choix parmi une voixthèque étendue), et une morphologie adaptée en conséquence (style poupée Barbie ou boxeur Marcel Cerdan), un visage capable de montrer l'émotion, la contrariété, la colère, l'acquiescement, la résignation... Cerise sur le gâteau, un humanoïde qui interprète vos pensées et exécute vos souhaits, si vous êtes équipé de la version 7.1 (il y avait déjà eu une mise à jour à

télécharger de la version 7) des puces Chaînect implantées sous les tempes.

Natacha, toute à l'écoute, prit note sur note. Un repas du soir un peu trop arrosé, et la voilà vite tombée dans un profond sommeil que ne troublèrent pas les coups discrets frappés à la porte mitoyenne.

La journée du dimanche fut consacrée à la vente des puces aux USA.

Le tout nouveau président des Etats Unis, Obomo, avait fait sa campagne sur le thème de la perte d'influence à l'international de son pays. Comment y remédier ? Dans le but de mieux connaître ses concitoyens, il avait lancé une recherche de volontaires qui, moyennant une forte incitation financière, accepteraient de se voir implanter des puces de la société Cerveaudetect (c'était avant la fusion) et de vivre pendant un mois sur l'île de Trouec, nourris et logés gratuitement (frais de campagne). Des spécialistes de Cerveaudetect

équipés de puces décodeuses vivraient avec eux, afin de connaître leurs pensées. Tout naturellement, mille volontaires s'étaient présentés, issus majoritairement des couches défavorisées, en grande partie de la population noire. Les résultats avaient été édifiants : les cobayes pensaient peu, et quand cela leur arrivait, leurs cerveaux ne se préoccupaient que de la bouffe, du sexe et du football américain. Ils semblaient même avoir renoncé à gagner plus d'argent par le travail, ce qui est quand même un comble au pays où le dollar fait le bonheur. Il était urgent de prendre des mesures draconiennes. Partant de l'hypothèse que les couches défavorisées ne brillaient pas par leur intelligence, le programme d'Obomo avait donc proposé, s'il était élu, de faire passer à la population des tests : un QI inférieur à cent entraînerait l'enfermement à vie dans des villes dorts, sortes de camps de concentration qui n'en porteraient pas le nom ; il coûterait moins cher à l'état d'entretenir une telle population à ne rien faire

que de la laisser polluer le reste de la société par son manque d'intelligence et de motivation. Par ailleurs, le chômage s'en trouverait fortement diminué. L'idée avait permis son élection à une large majorité. Dès son arrivée au pouvoir, Obomo avait mis son programme à exécution. La barre de cent pour le QI avait été placée un peu haute, les villes dortoirs prévues saturées, l'excédent de population résorbé par le renvoi manu militari des noirs sur leur continent d'origine, juste retour à l'expéditeur, preuve incontestable du pragmatisme des américains. Pour éviter le retour de ces immigrés, ils avaient été déchus de la nationalité américaine dont ils ne s'étaient pas montrés dignes. D'aucuns traitèrent Obomo de raciste, ce qu'il était sans vouloir l'avouer. Après tout, si la Maison blanche est blanche, ce n'est pas pour rien, et tant pis si quelques chansonniers se régaleront avec des slogans du style « Obomo lave plus blanc ». Quelques juristes ou magistrats furent quand même indignés par ce manquement au

préambule de la constitution : "Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : Tous les hommes sont créés égaux, ils sont doués par le créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Les gouvernements sont établis par les hommes pour garantir ces droits". Leur indignation disparut grâce à un arrosage généreux de dollars.

Chaînect ne pouvait que se réjouir du succès commercial, pénétrer le marché américain n'était jamais chose aisée. Il y eut bien un jeune cadre qui osa regretter l'utilisation des puces à des fins peu morales ; on lui expliqua que Chaînect n'en était pas responsable. Le soir, le directeur des ressources humaines, profitant de la refonte enfin réalisée du code du travail et de sa grande simplification, lui signifia son licenciement, sans autre forme de procès.

Natacha avait tenu à prendre la parole ; il fallait bien qu'elle justifie sa présence. Elle avait souhaité

pouvoir tester ces puces auprès de ses patients, mais il paraissait délicat d'obtenir leur accord pour une implantation. Les ingénieurs avaient pensé à tout, il suffisait de leur faire porter un casque qui appliquait les puces sur les tempes. On lui en remit un à la fin de la journée, elle en recevrait une vingtaine dès lundi.

La journée se termina par un dîner au champagne.

De retour dans sa chambre, Natacha prit un long bain moussant et se mit au lit. De nouveau des grattements sur la porte mitoyenne, puis une voix :

— Natacha, ouvre-moi, c'est moi, Charles.

Il ne manque pas d'audace, pensa Natacha, qui mit son casque à puces et s'approcha de la porte ; comme Charles avait, comme tous les membres de Chaînect, des puces implantées, il lui serait aisé de connaître ses pensées.

— Pourquoi ouvrir, Charles, il est bien tard.

— J'aimerais que tu me dises en quelques mots ce que tu as pensé de ce séminaire.

— Je te signale, Charles, que j'ai mis le casque.

— Alors, tu dois savoir que je pense à toi sans arrêt.

— Que tu penses à moi sans arrêt et que tu aimerais bien me prendre dans ton lit.

— Tu en as peur ?

— Pas un instant, Charles. J'ouvre, mais je garderai mon casque

— J'accepte, ouvre vite.

Charles était enfin arrivé à ses fins. Ayant retiré la nuisette de Natacha, il porta celle-ci délicatement sur son lit et entreprit l'exploration de ce corps adorable et tant désiré. Mais Natacha, qui lisait dans ses pensées, lisait aussi dans ses fantasmes, et le sien n'était pas des moindres, c'est tout simplement Maryline Monroe qu'il croyait tenir dans ses bras ; il y avait de quoi exciter sa jalousie.

— A qui penses-tu, Charles ?

— Mais à toi, mon amour.

— Non, Charles, ce n'est pas à moi, tu le sais bien.

— Mais enfin, Natacha, toi la psychologue, tu sais bien que c'est souvent le cas chez les hommes. Et puis, Maryline, c'est quand même flatteur. Enlève donc le casque, et laisse toi aller.

Natacha s'exécuta et ne pensa plus à rien. Charles avait de l'expérience, elle le laissa faire et n'eut pas à le regretter. D'abord de la douceur, rien que de la douceur, des caresses interminables de ces mains immenses qui vous massent les pieds, les mollets, les cuisses, la taille, les seins, longtemps les seins et la nuque enfin. Puis le corps de Charles qui la chevauche, les longues jambes de Natacha qui l'enserrent, sa main qui le guide, ses cris « da, da, oui, da », l'explosion, encore et encore des caresses et enfin le sommeil.

Pendant cette première nuit, Charles combla Natacha par trois fois.

Le séminaire terminé, Charles avait remis à Natacha sa carte de visite :

Charles Brotais

3-13-5-4

78800 The Connected Town

Tout le monde avait entendu parler de The Connected Town, mais peu de personnes y avaient pénétré.

C'était une ville aux rues perpendiculaires nord-sud est-ouest ceinte d'une muraille en béton d'un mètre de large et trois de haut, surmontée d'une frise de fils de fer barbelés. Des blocs de cinq étages abritaient des appartements identiques : trois chambres, un grand séjour avec une cuisine à l'américaine, une salle de bains et une salle de douche, deux wc indépendants. A l'est, un robotdrome, au nord les locaux techniques assurant la connectique et d'immenses hangars de stockage pour la nourriture.

Charles avait éclairé Natacha sur son adresse :

- Le premier chiffre à partir de la gauche représentait la rue, pair pour une rue nord-sud, impair pour une rue est-ouest
- le deuxième chiffre était le numéro dans la rue
- le troisième l'étage
- le quatrième le numéro de l'appartement.

Ne t'inquiète pas, lui avait-il dit en l'invitant à venir le voir le samedi suivant : adresse-toi à la grille d'entrée, et tu trouveras aisément mon appartement.

Le samedi vers 19h Natacha se présenta à la grille.

Un robot humanoïde la fit entrer dans un sas :

— Vous désirez ?

— Je viens voir monsieur Protais, répondit Natacha, assez interloquée par cet accueil ; elle parlait pour la première fois à un robot.

— Votre nom ?

— Natacha Barboline.

Natacha vit avec stupeur le robot parler dans un interphone, puis :

— Monsieur Charles Protais vous attend. Nous devons au préalable prendre vos empreintes digitales des doigts des deux mains, faire une biométrie de la rétine, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas douloureux.

Toutes ces précautions étaient étonnantes, voire désagréables, mais Natacha s'exécuta ; elle était fort curieuse de voir où Charles habitait.

— Je vais trouver facilement ?

— Bien sûr, dit le robot en lui ouvrant la porte du sas, un drone va vous montrer le chemin.

Reçue par un robot, guidée par un drone, quelle autre surprise l'attendait encore ?

Un petit coup d'interphone et Natacha put monter dans un ascenseur direct jusqu'au cinquième étage ; la porte s'ouvrit sur le grand salon et Natacha tomba dans les bras de Charles qui l'attendait impatiemment. Surprise, ce n'était pas Charles, mais

un robot humanoïde qui lui ressemblait à s'y méprendre.

— N'aie pas peur, dit Charles, c'est mon robot Charly, un concentré de technologie et d'humanité. Charly s'effaça discrètement au fond de la pièce et Charles enlaça Natacha tendrement.

— Tu me fais visiter ton appartement, suggéra bientôt Natacha ?

— Oh, tu sais, c'est rapide, c'est un appartement classique avec un double séjour et trois chambres. Ce qui change, par contre, c'est que tous les appareils électroménagers sont connectés à un robot capable de prendre des décisions : gérer les produits dans le réfrigérateur ou le congélateur, passer des commandes de réapprovisionnement. Si je veux un plat cuisiné, ce qui est fréquent vu mon emploi du temps surchargé, je choisis par la pensée dans une liste et ce robot va tout seul le chercher dans la cuisine collective de la ville où j'ai un compte débité en fin de mois. Pour le ménage, pas de souci, un

autre robot s'en charge ; il fait le ménage quand il est tout seul dans l'appartement, pour ne pas déranger. La baignoire se remplit à la température que j'ai programmée ; je peux même commander son remplissage à distance avec mon smartphone, ainsi un bon bain m'attend dès mon retour du bureau. Quant à la télévision, une caméra m'observe en permanence et l'éteint si elle voit que je suis inattentif trop longtemps.

— Et les autres appartements ont le même équipement ?

— Bien sûr, tous fournis par ma société.

Natacha voyait bien combien Charles était fier, on peut le penser à juste titre.

Par contre, il y avait quelque chose que les autres appartements n'avaient certainement pas, c'était toutes ces photos souvenirs de leur voyage dans l'espace, dont une qui les représentaient tous ensemble dans la station Cocon : Constance et elle,

Charles et son ami Max, Luc, Judas, Boris et le regretté Mike. Seules ces photos ajoutaient une touche personnelle dans cet appartement dont le mobilier parut quelconque à Natacha.

Le bénéfice de cette nouvelle façon de vivre conectorobotisée n'était pas évident pour elle. Certes, ne plus se soucier du ménage était un avantage, mais faire son marché était pour elle un vrai plaisir, le contact avec tous ces producteurs de fruits, légumes, viandes, poissons était équilibrant. Et puis, fine cuisinière, elle prenait grand plaisir à se préparer de bons petits plats. Si un jour elle devait vivre avec Charles, saurait-il les apprécier ?

Pour le moment, il fallait s'habituer à la présence de Charly dans l'appartement et à son comportement : Natacha le vit soudain se diriger vers l'ascenseur.

— Ne t'inquiète pas, Natacha chérie, il sait ce qu'il fait.

— Quoi, au juste ?

— Wait and see, comme disent les britanniques.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre pour voir revenir Charly une bouteille de champagne à la main. C'était bien la moindre des choses pour accueillir cette nouvelle présence dont il ne semblait pas avoir pris ombrage. Ayant déposé sur la table basse le champagne, les flutes et quelques gougères préalablement réchauffées, Charly s'éclipsa.

— Santé !

— Na zdorovie ! dit Natacha, qui n'avait pas oublié tout son russe.

— Tu excuseras Charly, tu aurais préféré de la vodka.

— Pas du tout, Charles, et d'ailleurs il est très bon ton millésimé. A quoi tu penses, Charles ?

— A rien, pourquoi ?

— Si tu me prêtais un casque à puces ?

— Tu veux connaître mes pensées ?

— Oui, toutes tes pensées.

Comme Charles le lui avait appris, il était nécessaire de supprimer l'écoute de ses propres pensées pour

ne pas brouiller l'écoute de celles des autres ; c'était facile, il suffisait de penser « je suis à l'écoute ». Charles et Natacha entreprirent donc leur première séance de « j'écoute ta pensée ». Assis côte à côte sur le canapé, ils s'écoutaient dans un silence impressionnant.

Natacha perçoit les pensées de Charles :

Tout se passe comme je le veux : j'ai réussi à faire venir Natacha chez moi pour dîner, il ne me reste plus qu'à la persuader de rester dormir, la dernière fois c'était super. Si elle est d'accord, on pourrait se voir tous les week-end, un coup chez moi, un coup chez elle. Elle est quand même exceptionnelle cette femme, c'est dommage que je ne l'aie pas rencontrée plus tôt. Bah, Sophie m'a rendu ma liberté, c'est le moment d'en profiter. Après tout, on ne fait rien de mal, on peut même dire que l'on se fait du bien. Fin de l'écoute.

Ayant pensé « Fin de l'écoute », Charles avait mis fin à l'écoute de ses pensées par Natacha, c'était tout simple.

Charles percevait les pensées de Natacha :

Il va certainement me retenir pour le week-end, je ferai un peu semblant de résister, prétextant que je n'ai rien apporté pour la nuit, puis je céderai, j'en ai vraiment envie. Une chose m'ennuie, c'est la présence de ce robot Charly, il ressemble à Charles physiquement, il a la même voix, les mêmes yeux bleus, la même démarche féline. Va-t-il dîner avec nous ? Où couche-t-il ? Je demanderai à Charles de lui enlever ses piles. Fin de l'écoute.

C'était bref pour une séance de « j'écoute ta pensée », mais nos protagonistes gardaient encore une appréhension bien compréhensible.

Charles envoya Charly dans sa chambre. Natacha resta coucher, on s'en serait douté.

Le lendemain, Charles appela son ami Max pour décommander le parcours de golf, il était désolé, jusqu'au dernier moment il avait pensé pouvoir jouer : ce n'était pas une entorse mais une fracture qu'il s'était faite au poignet en tombant de bicyclette.

Après une longue nuit d'amour et une grasse matinée bien méritée, Charles emmena Natacha déjeuner hors la ville dans une petite auberge de sa connaissance. Qui dit auberge dit bonne chair et chambre à disposition pour la sieste. Puis il raccompagna Natacha à son domicile dans Paris :

— Merci pour tout, Charles. Le week-end prochain, c'est chez moi ?

— Avec grand plaisir, ma chérie.

De retour dans son appartement, Charles fut accueilli par Charly qui semblait furieux :

— Tu rentres bien tard, Charles. Tu m'as laissé seul toute la journée, qui plus est un dimanche.

— Tu n'es pas allé au robotdrome ? Je croyais qu'il y avait des courses de robots, cela aurait pu t'intéresser.

— Sans toi pour m'encourager, non merci.

— Sers-moi donc un whisky, dit Charles pour changer de sujet.

Charly s'exécuta à regret, il trouvait que Charles buvait trop et commençait à prendre du ventre. Il ne put s'empêcher de questionner :

— Tu as pris la mesure de ta bedaine avec la nouvelle application de ton smartphone ? Tu sais qu'il faut le faire une fois par semaine.

— T'inquiète, Charlie, tout va bien, j'ai juste fait un peu d'excès ce week-end. Qu'est-ce que tu penses de Natacha ?

— D'après ce que j'ai entendu cette nuit depuis ma chambre, tout va bien entre vous, du moins sexuellement. Tu comptes la revoir régulièrement ?

— Ne me dis pas que cela t'ennuierait.

— Du moment que cela ne nuit pas à ton travail.

Un silence s'installa. Charles aimait bien Charly ; il l'avait équipé du dernier logiciel d'intelligence artificielle. Charly était devenu un compagnon fidèle avec lequel Charles prenait plaisir à discuter en rentrant du boulot, mais il allait souvent un peu trop loin avec ses conseils et cette manie d'avoir toujours le dernier mot. Il semblait même éprouver des sentiments humains, allait-il devenir jaloux de Natacha ? Charles aurait pu lui retirer quelques-unes de ses capacités, mais Charly connaissait toutes les pensées qui lui passaient par la tête, Dieu sait comment il aurait réagi, ou plutôt Konnect sait comment il aurait réagi. Konnect avait remplacé Dieu, les enfants du catéchisme apprenaient « je crois en Konnect », « Konnect sait tout, voit tout, entend tout », on disait « à Konnect vat ! », « Konnect m'en garde !, « Konnect est amour » et c'était indiscutable vu le nombre sans cesse croissant des objets connectés qui facilitaient tant la vie.

— Tu as raison, dit Charles, repas léger ce soir, soupe et yaourt zéro pour cent de matière grasse, au lit sans télé.

Le jour déclinant, Charles régla par la pensée l'éclairage de la pièce. Plus besoin de pianoter sur son smartphone, il suffisait de penser « lumière in, bleu pâle, plus ou moins » pour différer du réglage moyen par défaut. Le repas fut vite avalé, nos compères regagnèrent leur chambre respective pour un repos bien mérité.

*

Comme tous les matins, Charles partit à 7 heures faire son jogging autour du robotdrome. Il avait chaussé ses chaussures connectées dont les semelles analysaient la foulée et stockaient dans son cloud personnel toutes les informations utiles pour la rendre toujours plus féline. En chemin, il croisa son voisin qui promenait son robot chien, teckel

parfaitement imité, non pas pour satisfaire les besoins de son robot, mais pour répondre à son désir de démarrer sa journée par une petite promenade décontractée. Arrivé sur la piste du robotdrome, Charles disparut dans la foule des êtres encore humains et des robots qui tournaient tous dans le sens des aiguilles d'une montre. Qui avait décidé du sens de rotation, nul ne le savait, mais c'était le même sens depuis la création de The Connected Town, ainsi les chocs frontaux avaient pu être évités, enfin pas tout à fait : parfois un égaré gauchiste se déplaçant dans l'autre sens se trouvait rapidement éjecté sur la touche par cette multitude courant en un peloton serré après on ne savait quoi. La piste était en forme d'ellipse, et en abordant la courbe qui le faisait tourner vers la droite, Charles eut l'intuition que le sens de rotation avait été choisi dans un but politique : à force de tourner à droite, on se sentait de droite, on adhérait parfaitement à la religion dominante, celle du dieu Konnect. La foi en Konnect

avait permis au capitalisme de trouver un deuxième souffle, la vente des produits du culte : smartphones, télévisions, montres, bagues, réfrigérateurs, congélateurs, éclairage et chauffage domestique, tous connectés, et bien sûr puces implantées ou puces des casques à puces avait favorisé la naissance rapide de grosses fortunes ; Charles, président de Chaînect, était bien placé pour le savoir. Réconforté par ses pensées, Charles termina son troisième tour de piste, réintégra son appartement, envoya un SMS à Natacha « bonjour, love, pense tt le tps à toi, vivement samedi kisses Charles ».

Après avoir pris son petit déjeuner concocté par Charly, et en sa compagnie, Charles entra dans sa salle de bains et se lava les dents avec sa brosse à dent électrique connectée ; miracle de la technologie, elle était capable de lui montrer en 3D sur le miroir multimédia l'avancement de son brossage, aucune dent ne serait épargnée. Puis il se coula dans le bain que Charly lui avait fait couler, ni trop chaud, ni trop

froid, juste comme il l'aimait. Après cinq minutes de détente, savonnage, rinçage, séchage, et le voilà debout devant son miroir équipé d'une caméra de reconnaissance faciale qui, voyant ses traits tirés, lui conseilla le maquillage approprié ; qu'un homme se maquille était devenu habituel, et il n'était pas question que le président de Chaînect arrive au bureau avec une mine de fêtard. Charles pouvait maintenant attaquer sa semaine de travail.

*

Natacha s'était réveillée d'excellente humeur. Sa nouvelle session de psychothérapie ne commençait qu'à dix heures, elle avait tout le temps pour prendre un bon petit déjeuner et faire sa toilette matinale. Tournant le bouton de sa radio (son appartement n'était pas interconnecté) elle écouta les nouvelles tout en revêtant un tailleur d'un vert clair reposant, il ne fallait pas agresser ses patients. Elle sursauta en

entendant le nom de l'homme que la police de son quartier avait arrêté juste sous ses fenêtres ; manifestement éméché, il avait tenté d'ouvrir la porte de son immeuble à coup de haches et avait été heureusement maîtrisé par un parachutiste en permission qui passait par là. La police, arrivée sur les lieux, l'avait embarqué sans difficulté. Il s'agissait d'un multirécidiviste fiché comme alcoolique patenté et violent. Natacha avait eu cet homme comme patient lors de son premier stage de psychothérapeute, elle en fut fort perturbée. De là à se faire des reproches, à mettre en doute ses compétences, il y avait un pas facile à franchir. Pourtant, elle avait appliqué la méthode avec soins, méthode qui avait donné toute satisfaction avec Boris. Il faudrait quand même en parler à Charles qui avait accepté de l'employer dans son entreprise. Lui avait-elle fait prendre un risque trop important ? Une question aussi la taraudait, pourquoi cet homme avait-il cherché à pénétrer dans son immeuble, et

comment avait-il eu les coordonnées auxquelles ses patients ne devaient pas avoir accès. Avait-il apitoyé la secrétaire du service ? Il faudrait mener une enquête et éventuellement la sanctionner.

Arrivée en avance, Natacha se dirigea vers la cafétéria où justement la secrétaire prenait son café habituel.

— Vous avez entendu la nouvelle, on a arrêté un de nos patients qui s'en prenait à coup de hache à la porte de mon immeuble.

— Ah bon, c'était votre immeuble, je n'avais pas réalisé, c'est probablement vous qu'il cherchait, il devait avoir encore besoin de votre aide.

— Peut-être, mais je me demande comment il a pu se procurer mon adresse.

— Il a dû vous suivre un jour en sortant du stage.

La secrétaire paraissait sincère, son explication était plausible. Natacha prit la résolution de sortir dorénavant par la porte de service.

*

Natacha poursuivait avec enthousiasme ses séances de thérapeute et retrouvait Charles tous les week-ends ; il n'avait plus de partie de golf à annuler sous de faux prétextes après ce courriel de Max :

Cher Charles,
je vois que tu as besoin de retrouver du temps libre le week-end, ce que je comprends tout à fait. La presse fait sans cesse écho de la réussite de ta société Chaînect, j' imagine que tes responsabilités te prennent tout ton temps, c'est pour le bien de notre confort à tous.

Je te donne des nouvelles de ma famille : Maximilien et Perlite sont maintenant de jeunes adolescents qui nous comblent par leur réussite scolaire. Le premier est passionné par la biologie, la seconde voudrait faire l'Ecole polytechnique,

Améthyste et moi pensons qu'elle en a les moyens ; nous serions très fiers de la voir descendre les Champs Elysées en uniforme.

Quand tu seras un peu plus libre, fais-moi signe, ne serait-ce que pour une petite bouffe.

Ton ami,

Max

*

Natacha et Charles faisaient régulièrement une séance de « j'écoute ta pensée », ils apprenaient à toujours mieux se connaître. Mais peut-on connaître quelqu'un à fond, et est-ce vraiment souhaitable ?

Il y a d'abord chez l'autre des pensées peu dignes d'intérêt, quel rouge à lèvres vais-je mettre aujourd'hui, quel chemisier, jupe longue ou jupe courte, quelle couleur de cravate, socquettes ou chaussettes, slip ou boxer ; si votre conjoint est au

courant de vos hésitations et se mêle de donner son avis, que de perte de temps et de sources de conflit en perspective !

Il y a aussi les pensées inavouables. Pour faire face au départ de Sophie, Charles avait été amené à fréquenter des femmes de petite vertu, il pensait souvent à leur savoir-faire, au plaisir qu'il en avait retiré. Il n'était pas sûr que sa relation avec Natacha serait suffisante pour qu'il n'ait plus recours à leurs prestations tarifées. Était-ce utile que Natacha le sache ? Quant à Natacha, il lui arrivait souvent de penser à Luc, elle lui en voulait de ne plus lui avoir donné signe de vie. Elle se souvenait avoir prétendu auprès de Charles que son aventure avec Luc dans Cocon n'avait été que sexuelle, qu'elle avait eu pour seul but de l'aider à mieux se connaître, lui qui se voyait un destin de moine ; avait-elle dit la vérité ?

Si Natacha trouvait de l'intérêt dans ces puces à pensées, c'était surtout pour mieux soigner ses patients. Elle trouvait le port d'un casque suffisant et

avait toujours refusé de se faire implanter, malgré l'insistance de Charles.

Au fil des jours les séances de « j'écoute ta pensée » entre Natacha et Charles s'écourtèrent, s'espacèrent et cessèrent. Ils en savaient assez maintenant l'un sur l'autre pour s'aimer et chacun avait estimé souhaitable de garder encore un peu de son petit jardin secret.

*

— As-tu des nouvelles de Max ? demanda un jour Natacha ; cela ne te manque pas de ne plus jouer au golf avec lui le week-end ?

— Oui, justement, il vient de m'envoyer un courriel. Tu veux le lire ?

Natacha acquiesça volontiers. Max n'avait pas un seul instant envisagé qu'une femme eut mis fin à cette activité golfique. Natacha s'étonna de ce manque de clairvoyance de la part d'un ami. Quant

aux prénoms d'Améthyste, de Perlite et de Maximilien, ils lui parurent bien un peu prétentieux et durs à porter, mais elle n'en dit rien pour ne pas froisser Charles.

— Dis-donc, ils ont de la chance avec leurs enfants.

— Ils ont surtout la chance d'avoir des enfants, eux.

Charles regarda Natacha avec insistance. Jusqu'à présent, lors de ces deux années passées avec Natacha, il ne l'avait pas envisagé. Ils ne se voyaient que le week-end, la venue d'un enfant aurait profondément perturbé cette façon de vivre. Il sentait bien Natacha peu favorable à l'idée de s'installer chez lui, surtout avec la présence de Charly. Mais Charles n'oubliait pas que Sophie, dans sa lettre d'adieu, l'avait encouragé à procréer. Il aurait pu, comme beaucoup de ses contemporains, acheter un ovocyte de qualité et payer une mère porteuse ; mais cette pratique restait contraire à ses principes. Maintenant, il y avait Natacha, qui n'était pas une toquade passagère, ils s'aimaient, il en était certain.

— J'ai quarante ans, Charles.

— Il y aurait peut-être un moyen...

— Tu ne penses quand même pas à ...

— Si, j'y pense. Tu sais, l'utérus artificiel (U.A.) est presque au point, ce serait formidable d'aider à son développement, nous pourrions être les parents du premier bébé in U.A.

— Quand même, cette méthode de conception ne va-t-elle pas inciter au clonage d'individus ayant les mêmes goûts, les mêmes aptitudes, en créant des castes.

— Oui, je me souviens, les Alpha, les Epsilon...Mais c'était dans un livre de science-fiction.

— Science-fiction, ou mise en garde ?

— Il n'y a pas de souci, tu sais bien que la loi de bioéthique élève le clonage au rang de crime contre l'humanité. Non, l'U.A. sera utilisé seulement dans le cadre de la procréation médicalement assistée.

— En France, certes, mais à l'étranger ? Ce sera comme pour l'avortement, les mères porteuses, on

interdit, on interdit, mais il suffit de passer la frontière...

— Pour ce qui est du droit à l'avortement, tu es injuste, Charles, rappelle-toi le combat de Simone Veil pour dépénaliser l'avortement.

— Oui, après une dure victoire sur une opinion bien conservatrice, qui a eu bien du mal à comprendre l'émancipation de la femme.

Un silence se fit. Natacha se réjouissait de voir en Charles un défenseur de la cause féminine. Elle approchait de la quarantaine, une grossesse devenait à risque, pour la mère comme pour l'enfant à naître. Elle avait toujours tenu à conserver les lignes parfaites de son anatomie et ne pas avoir à supporter les nausées et autres désagréments de la grossesse était tentant. Comme beaucoup de ses contemporaines, à toutes fins utiles, elle avait pris à vingt ans la précaution de faire congeler des ovocytes.

— Alors, dit Charles rompant ce silence qui devenait pesant. Mon idée d'U.A., qu'en penses-tu ?

— C'est un peu tôt pour se décider, mais on pourrait prendre rendez-vous avec le docteur Surétu qui est le plus en pointe dans cette nouvelle technologie. J'ai besoin de mieux savoir comment cela se passe.

C'était presque une acceptation.

*

En les voyant entrer dans son bureau, le docteur Surétu, passionné d'astronomie à ses heures perdues, reconnut sans peine les deux anciens cosmonautes dont il avait suivi quotidiennement l'activité dans la station internationale Cocon. Il réalisa aussitôt qu'il avait devant lui les parents idéaux pour se lancer dans l'aventure du premier enfant conçu dans un utérus artificiel. Il évita de leur parler des risques inhérents à cette naissance et les conduisit immédiatement dans la salle d'incubation.

Au centre, l'incubateur aux parois vitrées laissait voir un cheveau en fin de développement ; c'était merveilleux de le voir nager dans le liquide amniotique de synthèse en donnant des petits coups de pied dans tous les sens.

— Oh !, c'est incroyable s'écria Natacha, on a l'impression qu'il a envie de se tenir sur ses pattes. Il va bientôt naître ?

— En effet, la naissance est prévue pour demain.

— Il est là depuis quand ?

— Cinq mois. Nous n'avons pas voulu accélérer le processus normal, mais pour un embryon humain, six mois seront suffisants, les parents auront moins à attendre. Et si tout va bien, dans un souci logique de rentabilité, on descendra plus tard à trois mois.

Natacha et Charles restaient silencieux. Ce « si tout va bien » était un peu inquiétant, ce docteur était manifestement prêt à prendre des risques, mais n'en avait-il pas déjà pris en développant cette nouvelle technologie non seulement pour des chèvres mais, à

l'insu du corps médical et de ces nobles représentants du comité d'éthique, pour des embryons humains qu'il avait pu amener au stade de fœtus de dix-huit semaines parfaitement sexués ?

— Suivez-moi, dit le docteur Surétu en entraînant ses visiteurs dans un petit jardin jouxtant les locaux du laboratoire. Regardez cette chèvre angora née il y a deux ans dans l'incubateur : il faut la tondre quatre fois par an au lieu de deux, soit dix kilos de beaux poils mohair ; quand on connaît leur prix sur le marché, on amortirait vite l'investissement d'une batterie d'incubateurs.

— Evidemment, pour produire de la laine qui semble de qualité, c'est encourageant, reconnut Natacha. Mais ne peut-on craindre quelques malformations chez un être humain incubé, nous manquons de recul.

— N'oubliez pas que le développement de l'embryon dans l'incubateur, visible à l'œil nu, sera enregistré en permanence par des caméras ; si une

malformation apparaissait, il serait toujours temps d'arrêter le processus. C'est vrai, on manque de recul, mais la reconnaissance envers ceux qui ont tenté l'aventure n'en sera que plus grande. Je suis sûr que Charles et vous ne regrettez pas les risques que vous avez pris en partant pour un an dans l'espace. Comme dit l'adage, qui ne risque rien n'a rien ! Bien, qu'en pensez-vous ?

— C'est tentant, dit Natacha, mais il nous faut encore réfléchir.

— Bien sûr, c'est normal, mais donnez-moi votre réponse sous huit jours car j'ai déjà une liste d'attente. Si vous êtes d'accord, vous aurez la priorité.

*

— Qu'est-ce qu'on décide ? demanda Natacha à Charles. Tu crois vraiment qu'il a une liste d'attente ?

— Qu'importe ! Puisque ça marche pour les chèvres et au moins jusqu'à dix-huit semaines pour un fœtus, c'est tentant d'aller jusqu'au terme. Tout ce qu'on aura à faire, ce sera d'envoyer au laboratoire nos échantillons de sperme et d'ovocytes congelés. Pas d'interruption dans ton travail, c'est quand même commode. Six mois d'incubation, c'est mieux que neuf, et s'il y a un problème, on pourra toujours recommencer.

— Pas d'interruption, certes, mais il faudra être présent régulièrement pour surveiller le développement. Tu as vu aussi qu'il y avait un micro pour que le fœtus s'habitue à nos voix. Je vais réviser mon répertoire de chansons russes.

— Moi je lui ferai écouter du jazz.

— Moi le Danube bleu.

— Moi, si c'est un garçon, l'air du Pont de la rivière Kwai, « Hello le soleil brille ».

— Moi, si c'est une fille, « Ma petite comme l'eau, elle est comme l'eau vive », j'adorais Guy Béart.

— Au fait, tu préfères quoi, un garçon ou une fille ?

— D'abord un garçon, puis une fille, comme ton ami Max.

— Il va être bien surpris Max, quand on lui annoncera la naissance.

— Oui, ce sera une bonne façon de renouer le contact.

— Dis-moi, Charles, tes parents te chantaient des chansons quand tu étais petit ?

— Mes parents, non, car ils n'en connaissaient pas. De toute façon, une fois leur journée de travail terminée, ils n'avaient qu'une envie, c'était de s'installer devant la télévision pour regarder un feuilleton, ou suivre le déroulement des grands procès, comme celui des Dominicis. Mais je ne leur en veux pas, car ils ont tout fait pour que je poursuive mes études.

— Coupable, non-coupable, on ne saura jamais.

— Oui, mais c'était bien le seul point où ils n'étaient pas d'accord, car ma mère l'a toujours cru coupable,

et elle fut révoltée que le général de Gaulle l'ait gracié.

— Tu les vois souvent ?

— Souvent, pas vraiment. A vrai dire, j'ai un peu honte d'eux, et puis ils ont beaucoup vieilli, ils se plaignent toujours de leur santé qui se dégrade et ne s'intéressent qu'aux faits divers, cela me met le moral à zéro, et je peux te l'avouer, quand je leur rends visite, je n'ai qu'une envie c'est de repartir prétextant quelque rendez-vous d'affaire. Et toi, les tiens, tu les as revus depuis ta soutenance de thèse ?

— Une seule fois, et je ne leur ai pas dit que nous nous aimions.

— Après la naissance, peut-être ?

— Oui, peut-être.

*

— Ecoute-moi, Charly, il faut que je te parle.

— Je t'écoute.

— Tu sais que j'aime Natacha.

— Sans doute.

— Alors voilà, nous avons décidé de vivre ensemble et de mettre au monde un enfant.

— Un enfant à votre âge, c'est bien trop tard.

— Mais non, je vais te dire pourquoi : on va l'avoir grâce à un utérus artificiel.

— Grâce à un utérus artificiel, c'est permis ?

— Permis, ou pas permis, qu'importe, tu sais mon désir d'être à la pointe du progrès ; nous serons les premiers à le faire et deviendrons célèbres dans le monde entier. Tout le monde saura que le père de ce premier enfant d'U.A. est le président de Chaînect, cela nous fera une super publicité.

— Alors, tu vas me renvoyer ?

— Mais non, Natacha va venir vivre dans notre appartement ; tu pourras garder ta chambre puisqu'il en reste une inoccupée. Je compte sur toi pour lui faire bon accueil et être aux petits soins pour elle comme tu l'as toujours été pour moi.

— Je n'ai pas été programmé pour m'occuper des enfants.

— Ça, je m'en occupe. Fais-moi confiance, tu n'as jamais eu à te plaindre de moi.

— Je ne me vois pas le changer, lui donner le biberon, supporter ses pleurs la nuit.

— Tu t'y feras, comme tout le monde.

— Je vois que monsieur a toujours raison, grommela Charly, dépité.

*

Natacha avait intégré l'appartement de Charles non sans réticence. Elle avait du mal avec cette existence hyper-protégée, ces drones qui surveillaient ses moindres déplacements, ces robots humanoïdes ou canidoïdes. Il n'y avait rien de plus horripilant que de se faire aboyer dessus par un de ces faux chiens, parfaitement imités néanmoins. Encore heureux qu'ils ne soient que les seuls représentants de l'espèce

animale. Personne n'avait encore envisagé de traire du lait d'un robot bovidoïde ou de monter un robot équidoïde.

Charly se montrait aux petits soins pour elle, c'était inattendu. Elle pensa qu'il s'était fait sermonner par Charles pour sa froideur initiale à son égard. Elle le surprenait parfois qui se frottait les mains comme quelqu'un qui prépare un mauvais coup. Une semaine où Charles était parti en voyage d'affaire, elle eut l'impression que Charly regardait par le trou de la serrure quand elle faisait sa toilette. Cela la laissa d'abord indifférente, après tout Charly n'était qu'un robot. Puis l'idée lui vint qu'il agissait ainsi à la demande de Charles dont elle avait remarqué la gêne lorsqu'elle se promenait toute nue ; avait-il besoin de l'œil de Charly pour satisfaire une curiosité pourtant bien naturelle ?

Après une conception in vitro, l'embryon se développait sans problème apparent dans l'incubateur. Natacha venait dès qu'elle le pouvait s'asseoir dans cette pièce un peu impressionnante avec ces tuyauteries qui reliaient la machine placentaire à l'incubateur pour l'alimenter en hormones et autres nourritures nécessaires. Mais elle oubliait vite cette technicité pour filmer à l'aide de sa caméra dernier cri, cadeau de Charles. La résolution des images était si grande qu'elle pourrait en extraire ultérieurement les plus frappantes à l'aide de son logiciel de montage pour réaliser un livre photo souvenir de cette grossesse extraordinaire. On serait loin des quelques images des échographies traditionnelles.

Les visites de Charles étaient moins fréquentes, sa nouvelle charge de travail l'accaparait. Charles avait dû accepter d'être choisi comme un des officiants de la messe dominicale au Temple du Progrès. Refuser une telle charge aurait pu entraîner un

boycott des produits de Chaînect. Il faisait maintenant partie des happy fews qui organisaient le culte au dieu Konnect. A l'entrée du temple, une charmante hôtesse au décolleté vertigineux vous remettait un casque diffusant de la musique et équipé de puces Chaînect qui transmettaient vos pensées au centre de contrôle, à votre insu. Vous choisissiez alors selon vos goûts une hôtesse, elle vous prenait par la main ou par la taille pour vous conduire au stand désiré, tout en vous permettant de respirer à loisir les fragrances d'un parfum des plus capiteux ; un regard un peu appuyé, et elle vous glissait discrètement dans la main sa carte de visite pour des ébats ultérieurs tarifés. Les différents stands de la messe proposaient à la vente, démonstration à l'appui et pour un prix promotionnel, les dernières nouveautés informatiques. Tout achat était enregistré dans un énorme fichier portant vos informations identitaires principales (nom, prénom, adresse, situation matrimoniale (mariage, union libre, pacs ou autre),

numéro de téléphone portable, numéro de Sécurité sociale, numéro(s) de carte bancaire, casier judiciaire éventuel). En croisant ce fichier avec celui du ministère de l'Intérieur et celui des Impôts, il était aisé de repérer ceux qui ne consommaient pas assez en fonction de leurs revenus. La police des achats entraînait alors en piste, à l'aide de courriers de sommation suivis si nécessaire de visite à domicile, petit prêche à l'appui, pour dresser une contravention aux récalcitrants. En désespoir de cause, une incarcération pour travailler à la chaîne gratuitement dans des usines sous-traitantes des grands trusts nationaux s'ensuivait.

Charles aimait bien cette activité dominicale. Il était responsable de l'implantation des stands, ce qui lui permettait de donner à celui de Chaînect une place avantageuse. Il aurait bien souhaité la présence de Natacha, mais elle s'y refusait. Son absence lui fut un jour reprochée par les trois prêtres responsables du culte pour toute la France, aux noms prédestinés de

Passékon, Nowkon et Futurkon. Passékon, tout dans son rôle d'observateur du passé, lui avait fait remarquer :

— Je n'ai jamais vu Natacha, ta compagne.

— Et je ne la vois pas aujourd'hui, avait renchéri Nowkon.

— Ce serait bien qu'elle vienne dimanche prochain, avait suggéré Futurkon.

Charles était coincé. Il ne lui était pas possible, et pour cause, de justifier l'absence de Natacha par une fatigue liée à sa grossesse. Mentir aux grands prêtres était passible de prison. Il savait aussi ce qu'il en coûtait de s'opposer aux injonctions des grands prêtres de Konnect. Rentré chez lui, il se devait d'aborder le sujet avec Natacha.

— Dis-moi, Natacha, tu ne veux pas venir avec moi dimanche prochain au Temple du Progrès ? Tu pourrais voir mon stand, sans me vanter, c'est un des plus réussis.

— Voyons, Charles, tu sais bien que je ne suis pas hostile au progrès, j'ai accepté l'aventure de l'U.A. parce que c'était justifié dans mon cas. Mais participer à cette grand-messe des objets connectés, non merci. Je ne sais pas si je te l'ai dit, mais j'ai lancé des séances de thérapie pour guérir nos contemporains de cette addiction aux écrans en tout genre devant lesquels ils passent, les sondages le montrent, au moins huit heures par jour. Scotchés devant leurs écrans, ils gobent tout ce qu'on leur raconte sans aucun sens critique, on peut vraiment parler d'aliénation. J'ai relu récemment le sociologue et théologien Jacques Ellul, qui voyait dans le conformisme le totalitarisme de demain. Eh bien, on y est demain. Nos hommes politiques, nos médias, tous pratiquent la langue de bois qui glorifie le dieu Konnect ; ils ne jurent que par le produit intérieur brut qui croît tous les ans de quatre pour cent, comme si cet indice reflétait l'amélioration de la qualité de la vie, mais ce n'est qu'une moyenne qui cache des

écarts de plus en plus grands entre les plus riches et les plus démunis, sans parler de la fin de l'ascenseur social, du chômage à vingt pour cent, et surtout du droit de chacun à la vie privée mis à mal par tous ceux qui utilisent nos recherches sur le Net pour influencer nos choix.

— Oh mais, dis donc, c'est un vrai réquisitoire que tu fais là. Tu ne vas quand même pas me dire, comme certains écolos, que tu es partisane de la décroissance ?

— La décroissance par rapport à quoi ? J'aimerais mieux que l'on parle de croissance ou de décroissance par rapport à un indice du bonheur intérieur brut.

— Ah oui, le fameux B.I.B. Dis-moi, sur quoi porterait ton B.I.B. ?

— Eh bien, je ne sais pas, sur la qualité du logement, les progrès de notre système éducatif, le goût de nos aliments, la pureté de l'air que l'on respire...

— Vaste programme, soupira Charles, un peu ironique. Bon, pour revenir à nos moutons, c'est toujours non ?

Bien sûr, Natacha était restée sur sa position. Charles aimait bien ses discussions avec Natacha, ce n'était pas la première fois qu'elle lui tenait tête, il ne s'en offusquait pas. Mais comment répondrait-il à la demande des grands prêtres ?

*

C'était l'événement de l'année. Toute la presse se massait aux portes de la clinique du docteur Surétu. Natacha en sortit, tenant dans ses bras l'enfant emmailloté ; derrière elle, Charles, très fier. Les flashes crépitèrent, les questions fusèrent :

— Son sexe, son sexe ?

— Un garçon, répondit Natacha triomphante.

— Son prénom ?

— Mike, en souvenir de notre commandant de la mission Cocon.

S'en suivirent les questions les plus classiques comme les plus saugrenues sur sa taille, son poids, à qui ressemblait-il, avait-il des cheveux, une dent. Natacha et Charles y répondirent avec une gentillesse fort appréciée. Puis ils s'engouffrèrent dans la limousine conduite par Charly, dont la ressemblance avec Charles ne passa pas inaperçue.

Le docteur Surétu apparut, un large sourire aux lèvres, pour recueillir les applaudissements de cette presse avide de nouveauté. Oui, Mike était le premier d'une longue lignée, tout s'était déroulé normalement, et en six mois, s'il vous plait, et il pensait même qu'on pourrait aller encore plus vite. Oui, Natacha et Charles l'avaient autorisé, le film de la croissance de Mike dans l'utérus artificiel serait bientôt mis en vente pour un prix modique, cela dissiperait les dernières craintes. Le docteur Surétu

répondit patiemment aux questions des attachés de presse que les employés de la clinique gavaient de petits fours ; une presse bien nourrie pond des articles élogieux.

*

L'entrée dans The Connected Town fut triomphale. Nos héros durent passer sous une haie d'honneur des robots de la ville, humanoïdes tenant en laisse leurs canidoïdes, acclamant ou aboyant des « vive Mike ! » inlassablement répétés. Puis le silence se fit, avant l'hymne au dieu Konnect, concocté par les robots pour la circonstance :

Dieu Konnect,
Qui est sur terre
Que ton nom soit sanctifié
Que ton règne vienne
Que ta volonté soit faite

Sur terre comme sur mer.
Donne à Charles et Natacha
Les meilleurs connections
Qui seront leur pain de ce jour.
Et vive l'utérus artificiel
Qui nous aide à procréer
Sans difficulté.
Amen.

C'était un peu maladroit, mais d'un bon niveau pour des robots.

Arrivée dans l'appartement, Natacha put donner dans le salon son premier biberon préparé par Charly. Malgré la finesse du trou de la tétine, le biberon fut avalé en à peine dix minutes. Un petit tapotement sur le dos suffit à faire émettre par Mike un rot retentissant, c'était bon signe.

L'enfant rassasié fut allongé dans son lit et connecté : bracelet au poignet gauche pour

enregistrer les rythmes de son sommeil, pastille sur le cœur pour alerter en cas de mort subite. Une chaîne haute-fidélité diffusait en boucle un prélude de Chopin, une caméra permettait de voir l'image de Mike sur un des écrans du salon.

Dix minutes plus tard, des cris alertèrent Charles et Natacha qui se précipitèrent dans la chambre : Mike avait tout rendu, une odeur fort désagréable de lait caillé imprégnait ses vêtements souillés.

— Il avait peut-être bu trop vite, suggéra Natacha.

— C'est évident, dit Charles, comme s'il s'y connaissait, tu ne lui as pas fait faire un rot intermédiaire.

— Evident, évident, tu n'avais qu'à me le dire !

— Bon, on ne va tout de même pas se disputer pour cela, dit Charles en la prenant dans ses bras.

Et soudain, Natacha fondit en larmes.

— Mais qu'est-ce que tu as, Natacha, cela ne vaut pas la peine de pleurer.

— J'ai peur, Charles, je ne le sens pas cet enfant.

— Que tu es sotté, ma Natacha, dire des choses pareilles ! C'est normal, au début on est maladroit, tout le monde passe par là. Tu veux que je lui donne le prochain biberon ?

— Oui, ce serait gentil.

Ce qui fut dit fut fait : trois heures plus tard, Charles prit Mike en lui soutenant bien la tête comme il avait vu Natacha le faire, et le déposa dans l'anse de son bras gauche. C'était émouvant ce petit bébé qui le regardait sans le voir, à qui il fallait retirer la tétine régulièrement pour qu'il ne s'étouffe pas. Il n'oublia pas le petit pouf intermédiaire et tendit Mike à Natacha pour le rot final, heureux de libérer son bras de ce poids inhabituel.

Ainsi s'enclencha le cycle des biberons, six par jour, puis bientôt cinq, Mike faisait ses nuits. Les premiers areu, le premier vrai sourire, les babils, les premiers mots, la marche à quatre pattes, les premiers pas,

tout aurait dû être vécu par Natacha comme de grands moments de bonheur. Malheureusement elle ne se sentait pas la fibre maternelle et avait de plus en plus laissé le soin de Mike à Charly. Charles était toujours accaparé par son travail, il rentrait le soir épuisé, peu enclin aux étreintes amoureuses, les feux de la passion s'éteignaient. Qui plus est, Natacha ne s'était jamais vraiment habituée à vivre dans l'appartement de cette ville connectée et la présence de Charlie lui pesait. Enfin, sa non-présence aux dimanches du Temple du Progrès devenait dangereuse pour Charles qui n'avait pu la justifier.

On savait depuis longtemps qu'en amour, c'est la qualité qui compte, et non la durée. Pour Charles et Natacha, une séparation à l'amiable s'imposait. Natacha retourna vivre dans son appartement ; leur vie en couple chez Charles n'aura duré qu'un an.

*Mon amie,
car c'est ainsi que je te nommerai désormais.*

J'espère que tu t'es réinstallée sans problème dans ton appartement. Ta présence me manque, mais je pense que nous avons pris la bonne décision. N'hésite pas à venir voir Mike quand tu voudras, il te réclame souvent. J'ai reprogrammé Charly, il a pris Mike en affection. C'est touchant de voir l'amour avec lequel il prépare ses repas, la patience qu'il a pour le faire manger ; si tu l'entendais dire « une bouchée pour Charles, une bouchée pour Charly », tu serais émue.

Changeons de sujet. Comment vont tes malades, tes addicts à l'écran ? Ne les en dégoûte pas quand même complètement, ils deviendraient coupés de notre monde qui est si riche, si vivant.

A propos, depuis qu'ils savent que nous ne vivons plus ensemble, mes relations avec les grands prêtres sont au beau fixe : Passékon a passé l'éponge sur ta

non présence, Nowkon vient chaque dimanche à mon stand voir les nouveautés pour lesquelles Futurkon m'a prédit un bel avenir. S'ils te font des misères, fais m'en part, j'interviendrais en ta faveur, tu es quand même la première mère d'un enfant de l'U.A.

*Bon, il faut que je te quitte, mon portable sonne.
Donne-moi vite de tes nouvelles.
Je t'embrasse.*

Charles

*

*Mon ami,
l'amour passe, l'amitié reste.
C'est gentil de m'écrire aussi vite.
Je dois te l'avouer, j'ai retrouvé mon appartement avec plaisir. J'ai tout de suite ouvert la fenêtre pour*

aérer et respirer cet air particulier de Paris et me réjouir du spectacle des toitures en ardoise et des cheminées qui fument aux premiers feux de l'automne. Puis je suis descendue faire quelques courses pour remplir le frigidaire et le congélateur. Je n'avais pas très faim et me suis fait une omelette aux champignons de Paris accompagnée d'un petit verre de gros rouge, cela aide pour garder le moral. La télévision diffusait les images d'un incendie en Californie, c'était impressionnant. J'ai regardé un film sans intérêt, dont j'ai déjà oublié le nom, et me suis couchée comme les poules à dix heures, après avoir pris un demi-cachet de somnifère.

Je n'ai lu ton courriel que le lendemain. Je me doutais bien que mon absence serait dure à vivre pour Mike. Tu as bien compris que je n'avais pas la fibre maternelle, comme on dit. Cela vient-il du fait que je ne l'ai pas porté en moi pendant neuf mois ? Peut-être. Pour le moment, je ne me sens pas le courage de venir le voir et suis rassurée par

l'attention que Charly et toi lui portez. Mais continue de me donner de ses nouvelles.

Pour sevrer ceux que tu appelles mes addicts, je teste le séjour d'une semaine à la campagne sans radio, ni télévision, ni portable, ni montre. En dehors des séances de travail avec des psychologues, ils font du sport, écoutent de la musique, lisent des livres. Certains abandonnent dès le premier jour, mais ceux qui restent repartent apaisés avec de bonnes résolutions ; les tiendront-ils ? Konnect seul le sait.

J'ai reçu un courriel anonyme me demandant mon dernier achat de produit connecté ; de quoi se mêle-t-on ?

Mon absence doit te donner un peu de temps libre ; as-tu repris l'écriture ?

Je t'embrasse.

Natacha

*

*Ma douce Natacha,
aie confiance en toi, je suis sûr que tu es une
excellente thérapeute.*

*Tu t'étonnes d'être interrogée sur tes achats de
produits connectés, tout le monde l'est, cela fait
partie des enquêtes pour mieux connaître tes goûts
et te proposer les objets les mieux adaptés.*

*Charly et moi avons décidé de mettre Mike à la
crèche. C'est un changement qu'il a du mal à
accepter : il reste un peu inactif dans son coin.
J'envisage de le faire implanter pour mieux savoir ce
qui lui passe par la tête.*

*Pour le moment, je n'ai pas le temps de me remettre
à écrire.*

Mille baisers.

Charles

Il était temps pour Charles de renouer avec son ami Max qui accepta avec plaisir de venir accompagné de son épouse Améthyste.

Après avoir donné leurs empreintes à l'entrée de The Connected Town, Max et Améthyste de la Ronde furent escortés comme il se doit par un drone jusqu'à l'immeuble de Charles. Améthyste fit remarquer à Max l'étrangeté de la plaque sur la boîte aux lettres qui portait la mention « Charles et Charly Protais ».

— Il a un frère jumeau, Charles ?

— Pas que je sache.

— Il ne serait quand même pas ...

Elle s'était arrêtée, gênée. L'ami de son mari était-il homosexuel ? Et si oui, son mari Max le serait-il aussi ? Ce serait un aspect de sa personnalité qu'il aurait réussi à lui dissimuler habilement. Les parties

de golf étaient-elles un alibi ? Améthyste avait certes constaté la grande influence qu'avait prise Charles sur son mari : il avait ainsi réussi à l'éloigner d'elle un an en l'entraînant dans cette mission dans l'espace dont il était d'ailleurs revenu fatigué. Améthyste avait entendu dire que les homos changeaient souvent de partenaire, et justement Charles et Max ne se voyaient plus depuis deux ans. Mais alors que voulait dire ce déjeuner ?

Max avait appelé l'ascenseur, sans répondre à la question de son épouse. Arrivé à l'étage de Charles, la porte de l'ascenseur s'ouvrit et Max se jeta tout ému dans les bras de Charly qui le repoussa gentiment en lui désignant Charles qui assistait à la scène fort amusé.

— Eh oui, bien réussi mon sosie.

— Tu m'as bien eu, dit Max en lui donnant une profonde accolade. C'est un robot humanoïde, je suppose ?

— Oui, c'est mon alter ego. Entrez, entrez dit-il à Améthyste qui semblait pétrifiée. Charly, dit bonjour à Améthyste.

— Bonjour, chère madame, s'exécuta Charly avec la voix de Charles parfaitement imitée.

— Bonjour, ne put que répondre, Améthyste, sans réaliser vraiment qu'elle s'adressait à un robot.

Les présentations terminées, les invités prirent place dans le salon pour prendre l'apéritif, servi par Charly comme il se doit.

— Va donc chercher Mike, dit ensuite Charles.

— Mike, qui est Mike ? demanda Max.

— C'est mon fils, répondit Charles.

— Tu as un fils, toi, je croyais...

— Eh oui, j'ai un fils.

— Mais alors, la mère, s'enquit Améthyste.

— Max la connaît, c'est Natacha.

— La Natacha de Cocon ? demanda Max.

— Oui, la Natacha de Cocon.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Charly traînant un petit garçon à l'air bougon.

— Dis bonjour, Mike.

Mike s'exécuta et cette corvée terminée regagna sans qu'on l'y invite sa chambre en claudiquant.

Charles raconta alors ses années de grand bonheur passées avec Natacha, la naissance de cet enfant d'un utérus artificiel, une première en France, puis le départ de Natacha.

— Elle reviendra, dit Améthyste, une mère ne peut pas abandonner comme cela son enfant.

Au cours du repas furent évoqués leurs nombreux souvenirs, cela leur fit chaud au cœur. Max et Charles décidèrent de reprendre le golf ; ils ne feraient que neuf trous le samedi matin, c'était un maximum vu l'emploi du temps de Charles.

En partant, il leur fallut bien dire au revoir à Charly ; Mike ne réapparut pas.

— Tu as vu comme il boitait ? demanda Améthyste dès qu'ils furent dans l'ascenseur.

— Hélas, oui.

*

Mike avait maintenant trois ans, Charly l'accompagnait tous les matins à l'école maternelle. Mike aimait y dessiner des petits personnages identiques, de petite taille, en uniforme gris, tenant à bout de bras un fusil trop grand pour eux. Du ciel sombre sans soleil une escadrille de bombardiers larguait une pluie de bombes sur ces soldats miniatures qui couraient vers une crevasse dans la montagne. C'était terrifiant. Seules quelques variantes apparaissaient dans son dessin quotidien : le nombre de combattants, les nuances du gris de leur uniforme. Une constante, un soldat isolé, le plus

loin de l'entrée salvatrice, qui manifestement courait en claudiquant.

Charles ne s'était d'abord pas étonné de ces dessins rapportés triomphalement par son fils : qu'un garçon dessine une scène de guerre, quoi de plus normal ? Mais la répétition de ce thème avait fini par l'intriguer ; une interprétation en était possible : ce soldat claudiquant, c'était son fils qui cherchait à retourner dans le ventre de sa mère par cette crevasse dans la montagne pour échapper aux durs coups de l'existence, mais son handicap lui laissait peu de chance de réussir. Et ces coups de l'existence, comme il le découvrit par un questionnement habile, c'étaient ces quolibets, ces pieds de nez, ce surnom de « le boiteux » dont on affublait son fils, ces croque en jambes incessants dans la cour de l'école. Et ce boiteux était d'autant plus volontiers pris en grippe qu'il était très en avance sur le plan intellectuel : à la fin de sa maternelle, il saurait déjà lire et écrire.

La claudication de Mike n'était pas due à une différence de taille de ses jambes, une semelle corrective aurait pu y palier. Son corps s'affaissait quand il portait son poids sur le pied gauche ; aucun examen médical n'avait pu en fournir l'explication.

Séparé de sa mère, Mike était un être bancal.

Natacha ne revenait pas ; Charles se devait de garder le contact et de lui donner des nouvelles rassurantes.

*

*Mon amie,
concernant Mike, je ne vais pas le faire implanter,
depuis qu'il est à la maternelle, il va mieux. Je ne
crois pas t'en avoir encore parlé, notre fils Mike est
atteint d'une légère claudication inexplicée, mais à
part ce petit défaut, il semble maintenant très
heureux et fait preuve d'une grande intelligence qui
suscite l'admiration de ses camarades de classe. Il*

dessine très bien et écrit les lettres de l'alphabet sur son petit cahier avec un plaisir évident. Je lui ai aussi offert une console de jeux avec accès au net ; j'ai bien sûr mis le contrôle parental. C'est fou la vitesse à laquelle il a su s'en servir.

Tu seras contente d'apprendre que j'ai renoué avec Max. Il est venu déjeuner avec Améthyste. Nous allons reprendre le golf comme au bon vieux temps.

Je n'ai pas le temps d'écrire un vrai roman, alors je continue les nouvelles. Je t'en envoie une en pièce jointe. Tu me diras ce que tu en penses.

Bises.

Charles

Pièce jointe : Toujours plus.

Plus vite, plus vite, mais il ne voulait plus accélérer.

Plus près, plus près, mais il ne voulait plus s'approcher.

Plus loin, plus loin, mais il ne voulait plus avancer.

Plus haut, plus haut, mais il ne voulait plus monter.

Plus bas, plus bas, mais il ne voulait plus descendre.

Plus fort, plus fort, mais il ne voulait plus crier.

Mais que voulait-il alors ?

Qu'on lui foute la paix.

*

Mon ami,

Je viens de lire ta nouvelle, bigre...Elle est certes plus longue que « Fleurs funestes » qui nous avait permis de nous retrouver, mais quelle violence dans la chute ! Comment l'interpréter ? Je ne veux pas que cela soit seulement le signe avant-coureur d'un repli sur soi sans issue. Est-ce le cri d'un être qui veut se débarrasser des pressions de son entourage pour mieux repartir en toute liberté ?

Concernant Mike, je n'ai pas le courage de venir le voir après l'avoir abandonné. Mais je sens bien que mon attitude envers mon enfant n'est pas normale, si tant est que la normalité existe, et surtout elle me rend malheureuse. Aussi, sur les conseils d'une amie, j'ai décidé de commencer une psychothérapie. Je sais que cela a un coût, que je peux assurer, et que le résultat n'est pas garanti, on verra. Allez, m'occuper un peu de moi me fera du bien.

Oui, je suis très contente que tu aies renoué avec Max. J'espère que tu seras décontracté pendant tes parties de golf ; laisse ton smartphone au vestiaire, n'en profite pas pour tester des chaussures connectées, interdit au caddy de te filmer. Tu vois, je prends encore soin de toi.

Bises.

Natacha

Ce qui est extraordinaire dans les relations humaines, c'est cette possibilité de s'intéresser à autrui comme à un autre soi-même. Natacha l'avait bien compris, en prenant soin de Charles elle prenait soin d'elle-même et il lui rendait bien la pareille. Il fallait bien arriver à s'aimer soi-même, un soi-même que le regard de l'autre révélait, un soi fragile toujours à construire.

Suite aux recommandations de Natacha, Charles profita dorénavant du golf pour passer un peu de temps déconnecté et s'en trouva fort aise. Au fond, ce « Qu'on lui foute la paix » de sa nouvelle était peut-être une part de lui-même qui le demandait, du coup ses parties avec Max n'étaient plus perturbées par des sonneries intempestives et s'animaient de sujets de conversations sérieuses ou frivoles, comme il est souvent le cas entre amis.

— Tu étais d'accord avec le mariage pour tous ?
interrogea Charles un jour.

— Franchement, pas très chaud. En fait, c'est surtout le mot de mariage qui me gênait. Pour moi, on se marie pour avoir des enfants, point final.

Charles se doutait bien de la réponse de son ami. Le mariage de Max avec Améthyste avait été un mariage arrangé par leurs familles respectives ; Max était un de la Ronde, Améthyste une de la Rivière, deux familles aristocratiques et catholiques pratiquantes. Comme souvent dans les mariages arrangés, l'essentiel était plus d'assurer la lignée que le bonheur du couple. Si bien qu'une petite incartade à la fidélité conjugale, comme celle de Max avec Constance dans Cocon, était tout à fait acceptable. A son actif quand même, deux enfants beaux et intelligents qui devraient apporter beaucoup à la société et une épouse qui semblait heureuse de son sort.

Charles n'avait pas eu besoin de passer par un site de rencontre ; il avait suffi que son ami Max lui

présente Sophie. Malheureusement Sophie s'était avérée stérile.

Charles aurait aimé avoir des nouvelles de Constance, mais il en avait perdu la trace ; Max avait-il gardé le contact ? Après sa récente déclaration sur le mariage, c'était indélicat de le lui demander. Ce fut Max qui aborda le sujet :

— C'est fou comme le monde est petit, avait-il dit soudain après avoir posé sa balle sur le tee du départ du dernier trou. Dimanche dernier je me promenais au bois de Vincennes avec mes enfants Maximilien et Perlite après un bon petit repas en famille pour fêter l'admission de Perlite à Polytechnique et je suis tombé sur Constance et Gaston Bonpetit accompagnés de leurs enfants Gustave et Hortense. Nous avons fait un petit tour du lac et les enfants ont eu l'air de sympathiser, ils ont échangé leurs adresses électroniques, je t'avoue que ça m'inquiète un peu. Tu te souviens certainement de Constance, elle avait de la classe, et des parfums, des

parfums...Mais son mari, Gaston, est vraiment le petit fonctionnaire sans ambition que j'avais imaginé.

— Leurs enfants, quelles études ?

— Ils n'ont pas dû aller bien loin : comme me l'a appris Maximilien, Gustave est acteur, il tourne dans des feuilletons télévisés, et Hortense est modiste dans un grand magasin.

— Tu veux dire qu'elle vend des chapeaux ?

— Ben oui, elle vend des chapeaux.

— Elle est mignonne, au moins ?

— Sans plus.

— Dis-m'en plus, elle est grande, brune, blonde... ?

— En fait, je me souviens surtout de son regard un peu éteint.

— Elle doit ressembler à son père.

— Exact, je n'y avais pas pensé sur le coup.

— Et Constance, comment va-t-elle ?

— Un peu triste, il m'a semblé, mais encore bien jolie.

— Et son parfum ?

— Hélas, ce jour- là, rien que d'ordinaire.

— Ah !

Charles et Max s'étaient tus, les narines dilatées au souvenir du parfum l'*Enveloppeur*. Comme la vie peut être belle par moments ! Puis ils avaient terminé le parcours en silence.

*

Deux années passèrent pendant lesquelles Natacha et Charles s'envoyèrent régulièrement des courriels, preuves vivantes de leur amitié. Natacha ne revit pas son fils, mais Charly était une vraie mère pour lui.

A cinq ans, Mike savait déjà lire, écrire, et composer quelques lignes de programmes informatiques en langage machine grâce aux leçons de Charly. Une de ses plus grandes joies était de démonter un objet connecté tombé en désuétude et d'obtenir de Charly

le nom et le rôle de tous ses composants avec la ferme intention de les réutiliser un jour.

Les affaires de Charles prospéraient, les puces à pensée avaient envahi l'Europe.

*

*Mon ami,
je suis très inquiète.*

En rentrant hier soir dans mon appartement j'ai senti comme une odeur de cigarette. J'ai vite ouvert la fenêtre sans trop me poser de question. En me dirigeant vers mon ordinateur pour relever mes courriels j'ai constaté qu'il n'était pas en mode veille. Cela aurait pu être un oubli de ma part, mais quand j'ai vu le tiroir de mon bureau ouvert et des papiers jonchant le sol, le doute n'était plus possible, quelqu'un était entré et avait fouillé dans mes affaires. Dans quel but ? Il n'y a rien de confidentiel chez moi, sauf peut-être des fiches concernant mes

malades et notre correspondance. J'hésite à faire une déclaration à la police, qu'en penses-tu ?

Réponds-moi vite.

Bises.

Natacha

*

Ma douce amie,
tu dois bien sûr faire une déclaration à la police ; j'en parlerai de mon côté à Nowkon. Si tu es d'accord, il pourra envoyer un de leurs spécialistes en informatique, ton ordi est peut-être infecté et utilisé à ton insu par des pirates capables de capter toutes tes données personnelles. Regarde vite tes relevés bancaires et prend contact avec ta ou tes banques. Tu dois aussi changer les serrures de la porte d'entrée ; je te conseille de faire installer un dispositif à reconnaissance de l'iris, c'est très efficace.

Tu ne le dis pas, mais je sais que ce genre d'effraction est très perturbant, surtout chez une femme vivant seule.

Je pense bien à toi, tu sais, malgré le boulot qui m'accapare toujours autant.

Ne t'inquiète pas pour Mike, il va bien.

Je t'embrasse.

Charles

*

Mon tendre ami.

Je sais bien que Noël approche, mais quand même ! Comme tu sais te montrer généreux ! Ce robot que tu viens de me faire livrer va me rassurer. Je n'ai pas encore eu le temps de mon plonger à fond dans le mode d'emploi, mais j'ai compris que son rôle principal serait de détecter tout mouvement suspect dans mon appartement et de m'en avertir sur mon smartphone. Les intrus n'ont qu'à bien se tenir.

J'ai suivi tes conseils et reçois demain un agent de la Konnect-Security.

Pour Noël, je pensais t'offrir un pull-over à col roulé en laine mohair ; cette laine est douce et ne te grattera pas le cou. Quelle couleur préfères-tu ?

Quoi de neuf dans The Connected Town ?

Je t'envoie mille baisers.

Natacha

*

Ma douce amie.

Tu n'étais pas obligée de me faire ce cadeau, surtout en laine mohair. Enfin, bon, cela me fera bien plaisir de l'enfiler le soir après le dîner quand je me remettrai au travail, il me tiendra chaud au cœur. J'espère que Charly ne sera pas jaloux. Quant à la couleur, un bleu nuit serait parfait.

Pour te distraire, je te joins cette petite histoire de pieds.

Mille baisers.

Charles

P.J.

Les pieds

Un cambrioleur vêtu d'un complet pied-de-poule, ce n'était pas banal ! Lucien, plus connu dans le milieu sous le sobriquet de Lapoule, se rendit à pied, sac au dos, au pied du mur qui entourait le pied-à-terre de monsieur Lavigne, vigneron bordelais parti comme à l'ordinaire prendre l'apéritif au café du village.

Lucien sortit de son sac une échelle de corde, la lança, escalada aisément le mur de trois mètres de haut, sauta de l'autre côté, retomba sur ses pieds et se faufila d'un pied léger à travers les pieds de vigne jusqu'à l'entrée de la demeure. Un pied de biche lui procura un accès immédiat.

Il constata en entrant dans le salon que les occupants vivaient sur un grand pied : vitrine d'argenterie, tableaux de maîtres, mobilier Louis VI, grand tapis persan, monsieur Lavigne lui-même en buste sur un piédestal.

C'est alors qu'un bruit de pas le surprit ; il ne sut plus très bien sur quel pied danser : faire face ou prendre la fuite ? Il n'était pas très bon à la course à pied, il attendit.

— A qui ai-je l'honneur ? s'enquit madame Lavigne, manifestement heureuse d'accueillir ce visiteur si élégamment vêtu.

— Lucien, pour vous servir.

La dame était si troublante dans son déshabillé, Lucien ne pouvait que succomber.

La belle rassasiée lui donna son congé :

*— Sauve-toi vite, mon Lulu, mais reviens quand tu veux, c'est si rare de trouver chaussure à son pied.**

Mon tendre Charles,

j'ai lu ton histoire de pieds avec grand plaisir. Drôle de cambrioleur que ce Lucien ! Je me suis quand même demandée si, derrière lui, ne se cachait pas un certain Charles qui aurait rêvé de pénétrer par effraction dans l'appartement d'une Natacha de sa connaissance.

Pour Noël, je ne suis hélas pas capable de choisir un cadeau pour Mike. Je me console en me disant que toi et Charly sauront le gâter en déposant au pied d'un sapin bien décoré des jeux de son âge.

C'est probablement depuis la visite de mon appartement, j'ai sans arrêt des publicités coquines que j'ai un mal fou à faire disparaître ; j'ai hâte que mon ordi soit nettoyé.

Tu ne m'as pas donné des nouvelles de ta ville.

Je vous souhaite à tous, même à Charly, de bonnes fêtes.

Un grand nuage de baisers.

Natacha

Mon tendre ami,

Je venais juste d'envoyer mon courriel quand la sonnerie a retenti : c'était l'agent de Konnect-Security : une quarantaine d'années, vêtu d'un imperméable, alors qu'il ne pleuvait pas, un vrai look de détective. Il m'a tout de suite dit qu'il savait ce qu'il avait à faire et m'a demandé de le laisser opérer. En un quart d'heure il avait terminé. J'ai pu vérifier que les publicités avaient disparu et quand j'ai voulu le payer, il a refusé. J'aurais préféré le voir plus bavard et m'expliquer ce qu'il avait fait. En tout cas, en un quart d'heure il n'a pas eu le temps de trop regarder dans mes fichiers, je préfère ça.

Voilà une affaire vite réglée grâce à toi, un grand merci.

Mille petits bisous.

Natacha

Deux années passèrent. Mike avait encore sauté une classe, il allait entrer en sixième. Sa passion pour l'informatique était restée intacte, il savait maintenant programmer dans quatre langages, il maîtrisait les logiciels de bureautique, il s'était même créé un blog, il avait de nombreux amis sur les réseaux sociaux où, sur les conseils de Charly, il s'était vieilli de trois ans en retouchant son image et en mentant sur son âge. Il avait plein de connaissances qu'il n'avait jamais rencontrées physiquement, il n'en éprouvait pas le besoin. Charly lui avait appris à jouer aux échecs ; l'élève n'avait pas encore dépassé le maître, mais cela ne saurait tarder.

Charly était aussi une vraie mère pour Mike. Il veillait à ce qu'il ne parte pas le matin l'estomac vide, le suivait discrètement quand il allait à l'école, lui faisait de bons petits plats à midi, l'aidait pour ses devoirs, mais c'était rarement nécessaire, le

conseillait pour ses lectures, le prenait dans ses bras quand il avait le blues, et cela lui arrivait souvent.

*

*Ma douce Natacha,
je reprends notre correspondance un peu ralentie en
te donnant des nouvelles de ma ville.*

*Hier je déjeunais avec Charly quand nous avons eu
une coupure de courant. C'était très étonnant, car
The Connected Town est équipée de groupes
électrogènes qui prennent le relais en cas de coupure
du secteur. Simultanément, Charly s'est affaissé sur
la table tel un pantin disloqué, comme si un virus
avait paralysé son unité centrale, son cerveau si tu
préfères. Je me suis précipité à la fenêtre : plus
aucune lumière privée ou publique, aucun drone
n'était en vol. J'ai voulu mettre en route mon
smartphone, puis mon ordinateur, sans succès.
C'était tentant de sortir mais la porte refusait de*

s'ouvrir. Que faire ? On ne pouvait qu'attendre. Ce fut très angoissant, j'aurais bien aimé ta compagnie. J'en ai quand même profité pour composer ce petit poème que j'ai joint à ce courriel.

Deux heures plus tard, j'ai vu Charly se redresser comme si de rien n'était, les lumières sont revenues, tout fonctionnait normalement.

J'ai allumé mon ordinateur dont le fond d'écran affichait « Ceci est un avertissement », sans autre explication. J'ai sonné chez mon voisin de palier, il avait le même message. Il fallut en conclure qu'il concernait tous les habitants de notre ville. Un message sur mon portable m'a invité à participer le soir même à une réunion au robotdrome animée par le comité d'hygiène et de sécurité. Eh bien, personne n'y comprend rien. Nous avons décidé de faire intervenir la Konnect-Security chez chacun d'entre nous. J'espère qu'ils seront aussi efficaces que pour toi. En tout cas, chez moi, avec tous mes objets connectés, ils vont avoir du boulot.

Ah, j'ai oublié de te dire, Charly ne se souvient de rien.

Tu comprendras aisément que cette intrusion dans nos outils informatiques est très angoissante pour l'avenir de Chaînect.

Pouvoir t'envoyer des baisers amicaux me reconforte.

Charles

P.J.

L'automne

De la portée

En clef de sol

Une voix s'envole

C'est la voix d'un enfant

Qui regarde tomber

*Les feuilles de l'automne
Sur le sol*

*Et ces feuilles de l'automne
Qui jonchent le sol
Cachent l'affreux bitume
De nos sols.*

Do, si, la, sol.

*

*Mon tendre ami,
ton petit poème sur l'automne, très court comme
souvent chez toi, m'a émue ; l'automne prête à la
mélancolie. A propos des feuilles, je ne sais pas
comment cela se passe dans ta ville, mais à Paris les
grands balais de paille ont été remplacés par des
souffleries qui font un boucan du tonnerre, ce n'est
pas très écolo.*

Inquiétants les problèmes de ta ville, mais aie confiance en la Konnect-Security.

Mon psy était un homme, je l'ai quitté pour une femme pas très rigolo, rigolo, mais je me sens plus libre pour parler.

Je te quitte, elle m'attend.

Tiens, il commence à neiger.

Mille flocons.

Natacha

*

A la réunion hebdomadaire, les grands prêtres PasséKon, Nowkon et FuturKon réfléchissaient :

— Il faut identifier le hacker qui a provoqué ces pannes dans The Connected Town, dit Passékon.

— Certes, et avec les logiciels espions que nous allons installer un peu partout, nous pourrons tout espionner en temps réel, dit Knowkon.

— Mais que ferons-nous de toutes ces informations ? demanda Futurkon, toujours obsédé par l'avenir.

— Eh bien, dit Knowkon, grâce aux mille habitants de *The Connected Town*, nous pouvons analyser, avec la même sûreté que dans un sondage, mais sans le coût, le comportement de nos concitoyens vis-à-vis des objets connectés.

— C'est à moi d'en proposer l'exploitation, coupa Futurkon, qui ne voulait pas laisser quiconque marcher sur ses plates-bandes. Nous pourrions comptabiliser en permanence le matériel informatique, son temps d'utilisation, sa fréquence de renouvellement, orienter les achats par la publicité, Et il ne faudrait pas se cantonner aux seuls habitants de cette ville, mais aussi piéger toute leur correspondance avec le monde extérieur.

— C'est fait pour la compagnie de Charles Protais et en plus je la fais surveiller, intervint Passékon.

— *Bien joué, dit Knowkon. Et le hacker ?*

— *S'il revient à la charge, nous en aurons forcément la trace, nous saurons qui se cache derrière lui, assura Passékon qui n'était pas novice en la matière.*

Le dieu Konnect pouvait être satisfait de la réactivité de ses grands prêtres.

*

C'est en voulant vider les poches de son complet avant de le pendre dans son placard que Max avait trouvé la carte de visite de Constance. Souhait-elle le voir pour discuter de l'avenir de leurs enfants qui avaient étrangement si vite sympathisé lors de leur rencontre à Vincennes ? Peut-être. Ou, et cela paraissait plus palpitant, voulait-elle renouer une relation dont la partie de jambes en l'air dans Cocon lui avait laissé un goût de revenez-y ? Max se dit qu'il

ne refuserait pas une petite aventure extra conjugale qui redonnerait un peu de piment à sa vie sexuelle tombée dans la routine.

Il était hors de question de chercher à contacter Constance par un courriel ou par SMS. Nombre de maris maladroits se sont ainsi fait piéger par une épouse trop curieuse, et elles le sont toutes. Il valait mieux la rencontrer, comme par hasard, alors qu'elle rentrait chez elle. Il verrait bien alors ce qu'elle avait en tête. Onze rue du Commerce, mentionnait la carte de visite.

Plusieurs soir de suite, vers les dix-neuf heures, Max arpenta le trottoir de la rue du Commerce, jetant à intervalles réguliers un coup d'œil sur le numéro onze du trottoir d'en face. Point de Constance. Cela devenait agaçant ; comme il rentrait tard, les traits tirés, Améthyste s'en inquiéta.

— Tu as beaucoup de travail en ce moment ?

— C'est mon nouveau patron, il ne connaît pas les dossiers, je suis bien obligé de le mettre au courant.

— Ah bon, je comprends. Alors, ça ne va pas durer.

Cela dura jusqu'au moment où Max s'avisa que Constance était peut-être partie en voyage d'affaires. Il laissa donc passer une semaine et put enfin la croiser.

— Tiens, Constance, quelle surprise !

— Bonsoir, Max. Je ne savais pas que tu habitais le quartier.

— Non, je passais par là par hasard. Tu as le temps de prendre un pot ?

— Volontiers. Gaston doit déjà être rentré, mais il est habitué à mes horaires fantasques.

— Tu voyages toujours autant pour ta boîte de parfums ? demanda Max à Constance, une fois installés au fond de la salle du café du coin de la rue.

— Qu'est-ce que je vous sers, les amoureux ? intervint d'un air désinvolte un vieux garçon de café en livrée traditionnelle, gilet et cravate noirs, chemise et tablier blancs.

— Qu'est-ce que tu prends ? Constance.

— Un petit porto.

— Ce sera deux portos, garçon.

— C'est parti.

— « Les amoureux », il n'est pas gêné ce garçon !

— Moi je trouvais ça gentil dit Constance, rosissant légèrement.

Dans le silence prometteur qui suivit, Max ne put s'empêcher de se rapprocher discrètement de Constance dans le désir inconscient de mieux sentir son parfum. Son pied toucha alors la jambe de Constance, elle ne la retira pas.

— Et deux portos pour les amoureux. Si ça ne vous ennuie pas, je vous encaisse tout de suite, car je finis mon service.

Après avoir rendu la monnaie en extrayant adroitement quelques pièces de la poche de son gilet, le garçon s'éclipsa enfin.

— Un peu lourd, ce garçon, j'espère au moins que son porto est bon.

Max avait trinqué avec Constance en la regardant bien dans les yeux, comme il se doit quand on trinque. Il ne se souvenait pas qu'ils pétillaient avec autant de malice. Le porto dégusté avec rapidité, Constance, en femme d'affaire efficace, l'entraîna dans un petit hôtel de passe à proximité où elle avait manifestement ses entrées. La suite est aisée à deviner.

L'avenir de leurs enfants ne fut nullement un sujet de conversation.

*

« Ceci est un avertissement ».

La Konnect-Security avait choisi son meilleur agent, en la personne de Judas, ce Judas même qui avait empêché Boris de violer Natacha pendant leur séjour dans Cocon. Pourquoi cette ville était-elle menacée,

et de quoi ? Balayant la liste des habitants, Judas eut la surprise de voir le nom de Charles Protais. Connaître quelqu'un dans la place était un filon à exploiter sans tarder. Il se présenta donc un soir à l'entrée de The Connected Town. Sa carte d'agent de la Konnect-Security était un sésame qui avait maintes fois fait ses preuves. Il échappa même aux contrôles habituels, ce qu'il considéra comme une faute du robot-gardien de service qu'il enregistrerait dans son note-book. Par contre, le guidage par un drone lui parut un bon atout contre toute intrusion. La porte s'ouvrit sur Charles :

— Ça alors, Judas ! Entre, ça me fait très plaisir de te revoir. Quel bon vent t'amène ?

— L'affaire.

— Ah, tu es chargé de trouver l'auteur de la panne.

— Oui, de la panne et du message. Tu as une idée ?

— Tu sais que The Connected Town est un site pilote pour les objets connectés qui ont pris une place

de plus en plus importante dans la vie de nos concitoyens et il faut très vite les rassurer. Il est aussi de notoriété publique que le président de Chaïnect, moi en l'occurrence, habite cette ville ; il y a peut-être la volonté de me nuire.

— Tu penses à quelqu'un en particulier ?

— Tu te souviens de Boris ?

— Comment pourrais-je l'avoir oublié ?

— Je ne sais pas si tu es au courant, mais Natacha et moi avons passé quelques années ensemble. Par une coïncidence étrange, elle a été amenée à soigner Boris et m'a prié de l'embaucher, ce que j'ai fait. Je me demande si je n'ai pas fait entrer le loup dans la bergerie. Depuis quelque temps nous constatons des bugs inexplicables dans les logiciels décodeurs de nos puces à pensées. Des erreurs énormes se produisent : la pensée « Je tiens à toi » traduite par « Je viens chez toi », ou « Il pleure dans mon cœur » par « Il pleut sur la ville », ou « Je ne crois plus en rien » par « Je ne vois plus très bien ».

— Boris agirait par jalousie ?

— Peut-être, ou poussé par une puissance étrangère. Depuis que la Chine a absorbé la Russie, les Russes sont aux ordres de Pékin qui voit d'un très mauvais œil l'avancée prise par les occidentaux.

— Tu penses que Boris trafiquerait les codes sources en y injectant des bugs ?

— Pour le moment, ce n'est qu'une hypothèse.

— Avez-vous implanté Boris ?

— Non, il s'y est toujours refusé.

— Il a donc peur que l'on sache ce qu'il pense.

— Certes, mais il n'est pas le seul dans ce cas. Malgré mes pressions, Natacha s'y est toujours refusée.

Il s'était interrompu. Comme Boris, Natacha était russe. Elle avait vécu dans son appartement suffisamment longtemps pour se familiariser avec le monde des objets connectés. Il lui avait toujours donné accès à toutes ses données personnelles.

Non, c'était impensable, Natacha son amour, Natacha son amie fidèle ne pouvait pas être une espionne. Charles eut honte d'y avoir un instant songé.

— En tout cas, tu ne peux suspecter Natacha, l'informatique n'est pas sa tasse de thé, et c'est quelqu'un qui ne pense qu'à aider son prochain. Tu te souviens comment elle avait aidé Luc à trouver sa voie ?

— Oui, avec tout son corps. A propos, tu l'as revu, Luc ?

— Non, je l'ai perdu de vue. Toi qui es détective, tu devrais pouvoir mettre la main dessus aisément.

— Pourquoi pas ? Bon, merci pour ces tuyaux, et pour Luc, je m'en occupe.

Pendant toute la durée de l'entretien, Charly était resté dans sa chambre. Il manquerait donc à Judas une donnée importante : Charles vivait avec un robot humanoïde des plus développé.

*

Lors de son jogging, Luc aperçut Natacha qui sortait de son immeuble, et se précipita vers celle qui occupait encore ses rêveries nocturnes.

— Natacha, Natacha.

— Luc, s'était écriée Natacha, ça alors, quelle bonne surprise ! Qu'est-ce que tu fais par ici ?

— Tu vois, je fais mon petit jogging quotidien.

— Tu fais ça depuis Cocon ?

— Oui, ça maintient la forme. Tu habites là ?

— Oui, sous les toits.

— Tu dois avoir une vue superbe.

— Tu veux voir ?

C'est ainsi que, sous les toits de Paris, Natacha et Luc de nouveaux réunis ne furent pas longs, on s'en serait douté, à se retrouver ...au lit.

*

Après son entretien avec Charles, Judas avait chargé un de ses adjoints de monter une surveillance discrète au domicile de Natacha. Sur un des nombreux clichés recueillis, bien qu'emmitouflé dans une parka, Judas avait reconnu le visage de l'homme qu'il recherchait. Luc avait peut-être renoué avec Natacha une relation sentimentale, de quoi rendre Charles jaloux. Il n'était pas urgent de lui dire qu'il avait retrouvé sa trace.

Judas travaillait pour la Konnect-Security mais aussi pour son compte. C'est ainsi qu'il vit un jour entrer dans son officine une belle aristocrate en manteau de vison.

— Asseyez-vous, chère madame, que puis-je pour vous ?

— Eh bien, voilà, dit tout de go son interlocutrice en se tortillant sur son siège comme une personne qui

n'a pas la conscience tranquille. Il s'agit d'une affaire fort délicate et qui demande la plus grande discrétion.

— Rassurez-vous, madame, pour ce qui est de la discrétion, je m'en porte garant ; mais de quoi s'agit-il ?

— C'est mon mari, monsieur, depuis quelque temps son comportement m'inquiète : il rentre de plus en plus tard du bureau, quelquefois il s'absente le week-end soi-disant pour des séminaires de formation, et puis, et puis, il faut bien que je vous le dise, je trouve qu'il me néglige.

La dame fondit soudain en larmes. Judas se précipita pour lui tendre un mouchoir. Ce n'était pas la première fois qu'il assistait à une telle scène, il en avait vu couler des larmes, des sincères souvent, mais parfois de comédie. Il lui fallait en savoir plus.

— Parlons franc, madame, vous craignez que votre mari vous trompe.

— Oui, mais je n'en suis pas sûre, alors je pensais qu'une petite filature...

Voilà, le mot était lâché, la filature, même petite, restait une filature, la preuve d'un manque de confiance envers son mari, peut-être pour monter un dossier qui lui donnerait tous les torts en cas de divorce. L'affaire était banale pour le détective Judas.

Judas exprima ses conditions, il travaillait au forfait payé d'avance pour ce genre de mission.

Améthyste de la Ronde, car c'était elle, fit son chèque sans discuter. Judas lui demanda sa carte de visite et la raccompagna à la porte.

— Soyez tranquille, madame, vous aurez de mes nouvelles dans la semaine.

Vraiment, le monde est petit, se dit Judas : Charles, Natacha, Boris, Luc, et me voilà maintenant à la recherche de Max !

*Ma douce Natacha,
figure-toi qu'il vient de m'arriver une drôle d'aventure.
Hier, j'avais à peine mis un orteil dans le bain bien
moussant que j'avais fait couler à distance depuis
mon smartphone que je dus le retirer avec effroi :
l'eau était bouillante. J'ai passé un peignoir et suis
allé dans le salon où Charly regardait comme tous les
soirs les informations. Manifestement furieux d'être
dérangé, il me garantit d'un ton bougon qu'il n'avait
modifié aucun réglage. J'ai dû vider la moitié de la
baignoire et compléter manuellement avec de l'eau
froide, manœuvre délicate que je n'avais pas eue à
faire depuis des lustres. Après mon bain, j'ai vérifié
tous les réglages, tout semblait normal. Et ce n'est
pas tout, cette nuit le réveil a sonné deux fois à deux
heures d'intervalle et n'a pas sonné à l'heure
normale ce qui m'a mis en retard pour une réunion
importante ; cela ne m'était jamais arrivé. Tu ne me
croiras peut-être pas si j'ajoute qu'avant de partir*

j'avais vu s'afficher sur l'écran de mon ordinateur, normalement nettoyé, le message sibyllin « Deuxième avertissement ». Avertissement de quoi, je me le demande !

Mais changeons de sujet. Qui m'a envoyé la Konnect-Security, je te le donne en mille, Judas, le Judas de Cocon. Je lui ai fait part de mes suspicions concernant Boris qui est entré dans ma société à ta demande. Je ne t'en avais pas parlé, mais depuis l'arrivée de Boris chez Chaînect nous avons des bugs inexplicables dans nos puces ; remarque, ce n'est peut-être qu'une coïncidence. En bon ancien de Cocon, Judas m'a demandé si j'avais des nouvelles de Luc ; il va m'aider à retrouver sa trace.

Tous les soirs je mets mes pantoufles, enfile ton mohair de Noël et m'enfonce dans la lecture du journal Le Monde Connected. En ce moment, les nouvelles ne sont pas bonnes, il y aurait deux-cent cinquante millions de réfugiés dans le monde, je me demande comment ils sont logés, et leur nombre

devrait s'accroître avec le réchauffement climatique. C'est affreux à dire, mais nous étudions les réfugiés comme un marché à conquérir, bien sûr dans le but de leur faciliter l'existence.

Il y a longtemps que je ne t'ai pas envoyé une nouvelle, en voici une sur l'amitié. J'espère que tu l'aimeras.

Mille baisers amicaux.

Charles

P.J. Une partie de tennis

Tout avait commencé par une partie de tennis à Roland Garros où ils disputaient la finale du double face à la redoutable paire espagnole Puncho et Garido donnés a priori favoris. Max était au service,

son ami Charles au filet, prêt à intercepter le retour de Puncho qui échoua dans le filet à la surprise générale.

Quinze zéro annonça l'arbitre italien Renaldi .

C'était au tour de Garido de retourner le service de Max, ce qu'il fit par un coup gagnant sur Charles qui avait mal couvert le couloir.

Quinze partout.

Nouveau service de Max sur Puncho qui renvoya un vrai boulet de canon que Charles reçut en pleine poitrine. Ambulance, fin du match. Pas un mot d'excuse de la part de Puncho. La paire Puncho et Garido fut déclarée vainqueur par abandon.

Pour Charles et Max, c'était la fin d'une série de victoires qui les avait emmenés en finale avec l'espoir de remporter ce dernier match doté de la belle récompense de 200.000 €. Cette somme était indispensable pour rembourser leurs emprunts contractés pour payer leurs études.

Nos deux amis durent renoncer à leur entraînement quotidien du soir pour trouver des petits boulots peu gratifiants : livreur de pizza pour Max, plongeur dans un restaurant pour Charles. Leur avenir tennistique était fort compromis.

Les études terminées, Charles trouva un poste en province ; il était impossible de reprendre la compétition avec son ami Max.

Cinq ans plus tard Charles et Max se rencontrèrent par hasard dans une exposition de peinture :

— Ça alors, salut Max, comment ça va ? Ça fait une paye qu'on ne s'ait vu. Qu'est-ce que tu deviens ?

— Je vais, je vais, faut pas trop se plaindre, avec la crise. Et toi ?

— Question boulot, ça va. A propos, tu te souviens de notre finale à Roland Garros ?

— Pour sûr.

— Il y a quelque chose que je ne t'ai jamais avoué, tu sais, quand j'ai reçu la balle en pleine poitrine et que je me suis écroulé ?

— *Je m'en souviens bien, hélas !*

— *Mon évanouissement était simulé. Je savais que de toute façon on allait perdre, et comme j'avais un rancart...*

— *Salaud ! hurla Max.*

Ce fut la fin de leur amitié.

*

*Mon tendre ami,
je réponds aussitôt à ta nouvelle sur l'amitié. Tu as choisi les prénoms de Max et de Charles, ce n'est évidemment pas anodin. J'aurais été très gênée que nos années de vie commune nuisent à ton amitié avec Max, tu le sais bien. Toi et moi sommes maintenant amis, et il nous faut effectivement éviter tout acte ou pensée qui risquerait de mettre fin à notre amitié à laquelle je tiens par-dessus tout ; c'est la morale que j'en tire.*

Tu me parles de Luc ; pour moi, c'est du passé et je n'éprouve pas le besoin de le revoir.

Par rapport aux réfugiés, ça ne sert à rien d'avoir des scrupules. Tu n'es pour rien dans leur situation et si tu peux les aider tout en vendant des produits de Chaînect, pourquoi hésiter ?

Tu as dû, comme moi, être surpris du choix de Judas par la Konnect-Security ; mais nous connaissons ses compétences.

Je te quitte pour me plonger dans Crime et Châtiments, de Dostoïevski..

Trente mille baisers.

Natacha

*

Améthyste lui ayant laissé son adresse, ce fut un jeu d'enfant pour Judas de faire filer Max. Il ne fut qu'à moitié étonné d'apprendre qu'il retrouvait Constance

dans un hôtel de passe : une relation nouée dans Cocon se devait d'avoir des suites. Il prit son temps pour faire noter la fréquence de leurs rendez-vous, leur durée, (une petite heure), avec photo datée avant et après. Pas de quoi s'inquiéter, une simple satisfaction de besoins naturels.

Quinze jours après le début de sa mission, Judas convoqua Améthyste.

— Tenez, madame, lui dit-il en lui tendant une chemise marron qui portait en caractères gras la mention « Affaire de la Ronde ».

— C'était donc vrai, soupira Améthyste, et elle fondit en larmes.

Judas attendit sagement que la fontaine se tarisse. Puis, comme il le faisait dans de telles circonstances, il crut bon de se montrer diplomate.

— Vous voyez, madame, vous aviez raison de me commander cette filature, mais vous savez, les petites incartades d'un mari ne portent pas toujours à conséquence, croyez-en mon expérience, et si j'avais

un conseil à vous donner, ne lui dites pas que vous savez ; vous verrez, il se lassera de lui-même.

— Vous pensez ?

— Mais oui, mais oui.

Améthyste plia la chemise en quatre, l'enfouit au fond de son grand sac et prit congé de Judas ; elle ne crut pas bon de le remercier.

*

Les courriels entre Charles et Natacha s'étaient un peu raréfiés ; Charles s'était soudain souvenu que la date de l'anniversaire de Natacha approchait.

*Ma douce Natacha,
pour ton anniversaire, je te fais parvenir par coursier
un cadeau original ; j'espère que tu en feras bon
usage.*

*La Chaînect teste dans un camp de réfugiés nos
nouvelles puces ultra sensibles qui se collent sur les*

tempes, évitant une implantation. Les pensées sont transmises en temps réel à un centre de surveillance piloté par des agents de la Konnect- Security. On devrait facilement identifier les individus qui se prétendent à tort réfugiés politiques, les extraditer, enfin déceler les individus dangereux. Comme tous les réfugiés sont fichés et suivis dans leurs déplacements, il sera facile d'évincer ceux qui font plusieurs fois la queue aux distributions de repas gratuites ; et comme ils sont logés dans des tentes réservées aux hommes, aux femmes ou aux enfants, il sera aisé d'empêcher les petits malins d'aller assouvir leurs besoins sexuels dont ils peuvent bien être privés, la durée de leur séjour ne devant pas excéder trois mois. Si tout fonctionne bien, il nous faudra ouvrir une nouvelle chaîne de fabrication de ces nouvelles puces à pensée ; l'avenir sera assuré pour les salariés de Chaînect.

Encore une anomalie ce matin, mon visage dans le miroir multimédia s'est soudain déformé à la manière

de ces glaces déformantes du Jardin d'acclimatation à Neuilly que tu connais certainement ; cela ne m'a pas fait rire du tout. Comme je soupçonne Charly d'en être l'auteur, je lui ai proposé de se faire implanter les puces, sous le fallacieux prétexte de mieux se connaître ; tu penses bien qu'il a refusé.

Je ne sais pas où en est Judas dans ses investigations.

Je n'ai pas de nouvelle à te joindre, peut-être la prochaine fois.

Mille baisers.

Charles

*

A vingt heures, quand la sonnerie retentit, Natacha descendit quatre à quatre l'escalier pour ouvrir au coursier qui lui remit le cadeau annoncé de Charles. Ayant réintégré son appartement, elle ouvrit le paquet

fébrilement. Sa stupeur fut grande : un sex-toy d'un rose aguichant. Poussée par une curiosité toute féminine, Natacha ne put s'empêcher de parcourir le mode d'emploi. Le jouet permettait à l'aide d'un smartphone ou d'une tablette d'accompagner la lecture de livres qui déclenchaient les vibrations lors des passages érotiques ; on pouvait l'utiliser soi-même ou le faire piloter à travers le Net par une personne de son choix dûment autorisée. Charles espérait-il en être une et la voir jouir à distance ? Natacha avait depuis longtemps renoncé aux plaisirs solitaires, ses rencontres occasionnelles avec Luc satisfaisaient ses besoins sexuels, d'ailleurs en diminution. Elle remit le tout dans son emballage, avec la ferme intention d'en faire retour à l'expéditeur dès le lendemain avec un petit mot de remontrance ; ce cadeau de Charles était quand même très osé.

Après un dîner léger, comme à son habitude, Natacha regarda un feuilleton et se coucha. Mais le sommeil ne venait pas : il y avait ce maudit cadeau

qu'elle devinait dans la pénombre, pourquoi ne pas essayer au moins une fois ce sex-toy pour tester son efficacité ? Elle était seule, personne ne la verrait, et puis, elle était libre, à la fin !

Et c'est ainsi que Natacha fit sa première lecture de livre érotique et jouit comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Elle en dévora un deuxième dans la foulée et s'endormit enfin, épuisée.

Ce godemiché devint pour Natacha un compagnon presque quotidien, facile d'emploi et, suprême avantage, il ne connaissait pas la panne.

Le lendemain, elle n'avait plus qu'à écrire à Charles.

*

*Mon tendre Charles,
j'ai bien reçu ton cadeau dont je me suis débarrassée
sans hésiter ; je dois t'avouer qu'il m'a beaucoup
choquée. Je déplore cette tentative d'immixtion dans*

ma vie privée, mais je te pardonne au nom de tout ce que nous avons vécu ensemble.

Malgré les soucis que te posent tes problèmes informatiques, ne perds pas la mémoire ni le sens de l'humour. Je te rappelle que nous avons passé ensemble une très bonne heure de fous-rires devant ces glaces déformantes du Jardin d'acclimatation ; tu as même oublié que j'en avais fait pipi dans ma culotte.

J'attends une nouvelle avec impatience.

Cette fois, je ne t'envoie que cent baisers.

Natacha

*Ma douce Natacha,
je ne pensais pas à mal en te faisant ce petit cadeau
qui est très apprécié des femmes de notre époque ;
je suis heureux que tu m'aies pardonné.*

*Une petite info : je suis envahi de publicités pour
l'achat de sous-vêtements féminins. J'avoue prendre
un certain plaisir à les regarder, mais, rassure-toi, je
n'ai pas l'intention de t'offrir une de ces petites
culottes si affriolantes, chat échaudé craint l'eau
froide. J'ai beau me désinscrire, il en revient toujours.
J'en ai parlé à un de nos informaticiens de The
Connected Town. Pour lui, quelqu'un m'aurait inscrit
à mon insu sur une liste de personnes intéressées
par ce type d'achat. J'ai pensé à Charly et à Mike qui
connaissent le mot de passe de mon ordi et sont
volontiers farceurs. Il a aussi émis l'hypothèse d'un
logiciel qui chercherait des mots clés dans les
courriels que je reçois, des mots comme soutien-
gorge, string, culotte. Tiens, à propos, tu as employé
le mot de culotte dans ton dernier courriel. A tout*

hasard, je vais relancer une recherche de logiciels espions.

A part ça, tout va bien. Les grands prêtres sont très satisfaits des puces du camp de réfugiés et veulent les rendre obligatoires. Chaînect va lancer un programme d'embauches ; il est prévu de recruter quelques informaticiens parmi ces réfugiés.

Je te joins, plutôt qu'une nouvelle, un petit poème ; tu me diras ce que tu en penses.

Mille baisers.

Charles

P.J.

Si

*Si par le champ du coq le matin réveillé
Vous ne sortez plus pour aller respirer*

*La rose Damascena de l'Orient parfumée,
Si vous ne voyez plus fleurir narcisses et pensées
Et n'êtes pas tenté de vous en emparer,
Réunir en bouquet pour votre bien-aimée,
Si vous n'entendez plus l'alouette tirelirer,
Le rossignol ou le rouge gorge triller,
Si un sein dévoilé, des jambes décroisées,
Un regard, un sourire, une invite à aimer,
Ne sont plus à même du désir générer,
Si vous avez perdu le goût d'aller mener
Au bras de votre aimée au hasard des sentiers,
Si vous ne savez plus ses petits plats goûter,
Son sourire, sa démarche, son parfum apprécier,
Vous devez vous trouver bien seul, abandonné.
Alors, notre terre, il vous la faut quitter, sans tarder.*

Mon tendre Charles,
oui, j'aime bien ton petit poème, bien qu'il soit un peu triste. Parmi mes patients addictifs, il en est beaucoup qui ont perdu le goût de l'autre et de la nature. Tes courriels, tes nouvelles ou poèmes sont des fleurs qui ne se fanent pas ; je les range dans un dossier que j'ai appelé « Bouquet » ; je ne suis pas très douée en informatique, mais je sais au moins faire ça. Quand j'ai un petit coup de blues, ça m'arrive à moi aussi, je m'y replonge et mon âme se ré-enchante.

Je suis peut-être à l'origine de tes derniers soucis informatiques, qui me paraissent bien bénins. Après tout, tu as bien le droit de fantasmer sur des dessous féminins, ils sont faits aussi pour ça. Zut, j'ai encore employé des mots clés, tant pis. As-tu demandé à tes voisins s'ils étaient eux aussi envahis par ces pubs et comment ils s'en seraient débarrassés ?

Hier, dans la rue, j'étais encore tellement imprégnée de ton poème que j'ai failli être renversée par un

livreur de pizza ; il m'a insultée en me traitant de sale p..., charmant ! (Je suis prudente, j'ai mis des petits points).

Un sujet me tracasse, le don d'ovocytes. En France, le don d'ovocytes est rare, mais on manque de donneuses, probablement parce qu'il est gratuit. J'ai lu que les espagnoles se faisaient payer, fort cher d'ailleurs ; que penses-tu de ce commerce ?

Quoi de neuf dans The Connected Town ?

Comment va Mike ?

Comment va Charly ?

Tu vois, je suis avide de nouvelles.

Je te quitte, mes patients m'attendent.

Mes mille baisers habituels.

Natacha

*Ma douce Natacha,
je réponds avec retard à ton dernier courriel, car il
demande réflexion.*

*D'abord oublions les dessous chics, j'ai réussi à
m'en débarrasser, mais je sais que ce n'est jamais
définitif. Petite confidence, du temps où nous étions
ensemble, j'appréciais beaucoup les tiens ; je ne te
l'ai peut-être pas assez dit.*

*J'ai questionné mes voisins, ils souffrent tous des
disfonctionnements de leurs objets connectés, mais
ce ne sont pas les mêmes : pour les uns, c'est leur
montre qui avance d'une heure, ils pestent quand ils
arrivent dans un bureau désert. Pour d'autres, c'est le
réfrigérateur qui monte en température, ils doivent le
vider de la viande faisandée. De l'eau chaude
s'écoule du robinet d'eau froide. Suite à une erreur
du logiciel de réappro, une voisine a reçu vingt tubes
de mousse à épiler pour homme. Je pourrais faire un
vrai inventaire à la Prévert, mais je m'arrête là. J'ai
organisé une réunion des copropriétaires de The*

Connected Town (il n'y a pas de locataires). Ils m'ont chargé de faire part de leurs soucis à la Konnect-Security ; ils devront s'armer de patience, car je n'ai toujours pas de compte-rendu de la mission de Judas.

Tu me demandes comment va Mike. Eh bien, il va très bien. Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit, mais notre fils est un enfant prodige. Il est très doué en informatique et Charly n'est pas pour rien dans ses connaissances. Il a envie de confectionner plus tard un robot humanoïde encore plus performant que Charly, une sorte de robot transhumain auto-réparable et dont la durée de vie serait éternelle. Pour le moment, il a commencé par un projet plus modeste, un petit robot capable de gober les mouches dès qu'elles passent à proximité. Comme il n'y en a pas dans notre appartement, il part en chasse le week-end avec son complice Charly. Par moment je les surprends avec des airs de conspirateurs ; j'espère qu'ils ne vont pas faire de

bêtise, mais je n'ai vraiment pas le temps de les surveiller.

Quant à la vente d'ovocytes, je ne vois pas ce qu'il y a de choquant : la nature a fait les choses en surabondance ; en vendant un ovocyte, une femme dans le besoin améliore son ordinaire et permet à une autre stérile de procréer, c'est comme on dit une transaction gagnant-gagnant.

Je ne sais pas si tu es au courant, mais les enfants de Max vont épouser ceux de Constance ; les mariages auront lieu à l'église Sainte Connectique le même jour, soit samedi en quinze. Les futurs mariés porteront mes puces de façon à ce que les oui prononcés soient vraiment sincères. J'avoue être assez fier du rôle qu'elles vont jouer.

Je ne devrais pas te le dire, mais tu me manques parfois cruellement.

Je t'envoie mille baisers.

Charles

*

Mon tendre ami,
accepter comme tu le fais la marchandisation du corps humain me laisse perplexe. Je sais bien que tu es toujours favorable aux avancées de la science, mais là il y a un vrai problème d'éthique ; la question mériterait d'être abordée au plan national et même international. Il est vrai qu'il peut paraître utopique d'obtenir un consensus dans ce domaine, mais pourquoi ne pas essayer ?

Je suis heureuse d'avoir de bonnes nouvelles de Mike, mais sa précocité peut sembler inquiétante. Je suis mal placée pour te dire cela, certes, mais il me semble que tu devrais le suivre de plus près : Charly ne prend-il pas trop d'importance ?

Manifestement The Connected Town est la cible de personnes malveillantes ; j'espère que la Konnect-Security mettra fin rapidement à leurs agissements.

Coup dur hier : un de mes addicts aux écrans n'est pas venu à son stage. J'ai appris ce matin qu'il s'était suicidé. Il avait trente ans.

Je viens de recevoir l'invitation aux mariages à Sainte Connectique. Ce sera une occasion bien agréable de nous y retrouver. Je vais m'acheter une robe pour l'occasion.

Mille baisers.

Natacha

*

La veille de leur mariage religieux, Maximilien et Hortense, Gustave et Perlite s'étaient mariés civilement dans la plus stricte intimité. Perlite avait tenu à garder son nom de jeune fille ; elle était devenue madame Bonpetit de la Ronde. Hortense avait laissé tomber avec soulagement son

patronyme ; Hortense de la Ronde était la preuve que la l'ascension sociale existe.

Sainte-Connectique avait été décorée par les deux familles : petit bouquet en tête de chaque rangée de bancs, grandes gerbes d'arums au pied de l'autel. Un tirage au sort avait placé à gauche la famille Bonpetit et à droite la famille de la Ronde. Les proches avaient rempli les bancs, plus une place libre. Comme il se doit, Maximilien et Gustave attendaient au pied de l'autel debout devant leur fauteuil de cérémonie. On ne remarquait pas la présence des puces de Chaînect collées aux tempes. Tous, pratiquants ou non, attendaient à demi tournés vers le portail principal l'entrée des promises au bras de leur père qui les conduirait à leurs époux. En-tête vint Hortense Bonpetit, au bras de son bon petit papa mal à l'aise dans un costume trois pièces qui semblait sortir tout droit d'une boutique de location. Hortense laissait la traîne de sa robe à six sous blanc cassé balayer l'allée centrale sous le regard

moqueur à peine dissimulé du clan de la Ronde. A dix mètres de distance, comme pour laisser s'effacer ce premier défilé, au bras de son père, Perlite de la Ronde dans sa robe courte en organdi, serrée à la taille et qui enserrait deux seins fermes dénudés comme il se doit hypnotisait le regard de ces messieurs.

Natacha avait retrouvé Charles qui, pour l'instant, était surtout occupé à mitrailler en rafale avec son Photique connecté qui envoyait en temps réel les photos dans son cloud personnel. Il tenait à faire de bonnes photos souvenir pour son ami Max.

Hortense, acceptez-vous de prendre pour époux...C'est avec effroi que Maximilien, grâce à ses puces, entendit alors tout ce qui se passa dans la tête d'Hortense avant le oui tant attendu :

Enfin nous y sommes ! Elle a eu raison maman de me dire de me parfumer à l'enveloppeur lors de mes rendez-vous avec Maximilien ; il ne pouvait que me tomber tout cuit dans les bras. Ce n'est pas que je

l'aime vraiment, il me répugne même parfois quand il s'approche trop près de moi avec ses yeux de myope et son regard de biologiste, comme s'il voulait voir tous les détails de ma peau. Épouser un savant qui a fait sa thèse sur la mouche drosophyle, cela peut paraître bizarre pour une petite modiste comme moi ; mais sa famille est riche, très riche même, et je pourrai cesser de travailler. Et qu'il ne compte pas sur moi pour lui faire des enfants, je veux être une femme libre, une Hortense de la Ronde qui fera le tour du monde le laissant seul à ses recherches dans son laboratoire avec ses laborantines, et même s'il les lutine, que m'importera ! Alors oui, trois fois oui.

Et vous, Maximilien, acceptez-vous de prendre pour épouse Hortense, ici présente...

Pensée de Maximilien :

Il est trop tard pour dire non, mais elle me le paiera.

Au moins les choses étaient claires. Mais qu'en fut-il pour pour Perlite et Gustave ?

Pensée de Perlite : Je vais dire oui, car je l'aime bien mon petit Gustave. Oh, ce n'est pas un intellectuel ; son métier d'acteur dans des feuilletons de deuxième zone ne rapporte pas grand chose, mais avec mes diplômes j'aurai une belle situation. Ce que j'aime bien chez lui, c'est son ardeur au lit ; je ferai tout pour qu'elle dure toute la vie.

Pensée de Gustave : Avec joie, marché conclu.

Comme il est d'usage, les mariés puis leurs parents se laissèrent prendre en photographie pour immortaliser, ou peut s'en faut, cet événement exceptionnel.

La réception à Bagatelle fut somptueuse, les paons firent volontiers la roue pour participer à la fête. On dansa jusqu'à l'aube, sauf Natacha qui était rentrée chez elle prétextant une migraine. Charles prit le temps pour demander aux mariés leur avis sur le port des puces à pensée, avis nuancé on peut s'en douter. Maximilien avait insisté auprès d'Hortense

pour partir les derniers ; Perlite et Gustave s'étaient discrètement éclipsés avant minuit pour une torride nuit de noces.

*

Ma douce Natacha,
ce fut bien agréable de se retrouver à l'occasion du mariage des enfants de Max, mais j'ai bien regretté que tu sois partie si vite. J'ai bien aimé ta robe.

Je dois te faire part de deux nouvelles fort tristes.

La première concerne Boris : une stagiaire l'a accusé de tentative de viol et a décidé de porter plainte devant la justice ; de plus, on a trouvé du cannabis dans un tiroir de son bureau. Nous avons dû le licencier.

La deuxième concerne mon ami Max. Dès le lendemain du mariage de ses enfants, sa femme Améthyste l'a quitté en lui remettant les coordonnées de son avocat chargé d'une séparation à l'amiable.

Suspectant son mari de la tromper, elle l'avait fait filer par un détective qui, coïncidence, n'était autre que notre Judas de Cocon. Comme le monde est petit ! Max fautait avec Constance ! Tu imagines les réactions de leurs enfants respectifs s'ils venaient à l'apprendre.

Une bonne nouvelle me concernant : je pense pouvoir développer le marché de mes puces à pensée en proposant aux futurs mariés de les porter le jour du mariage, bonne façon de s'assurer de la sincérité de leurs consentements et d'éviter des unions vouées à l'échec.

Je n'ai pas encore de prose valable à te joindre.

Mille baisers.

Charles

Charles avait d'abord été ennuyé par la réaction du couple formé par Hortense et Maximilien. Sans avoir tous les détails, il avait compris que les révélations données par les puces, sans les avoir amenés à dire non, allaient changer défavorablement le destin de leur couple. Ne valait-il pas mieux pour eux partir dans l'aventure conjugale sans trop de munitions, laisser sa place au temps de la passion où l'on se croit seuls au monde et où l'on se berce d'illusions ? Mais les scrupules de Charles disparurent vite devant le débouché commercial qui se profilait. Comment faire pour inciter les futurs époux à porter les puces de Chaînect avant de dire oui ? L'aide des grands prêtres pouvait s'avérer utile.

Par respect pour les anciens, Charles contacta d'abord Passékon qui ne sembla pas intéressé. Par contre, Nowkon et Futurkon eurent une très bonne idée : organiser un sondage auprès des futurs époux ; Nowkon proposa le questionnaire à envoyer

à tous les citoyens non mariés de vingt à trente ans, Futurkon devant se charger de son exploitation.

Sondage :

Vous allez bientôt vous marier. Nous venons d'apprendre l'apparition sur le marché de puces électroniques qui détectent la pensée de votre futur(e) ; seriez-vous prêts à porter de telles puces le jour de votre mariage ? Cochez la case correspondante.

Oui

Non

NB : Ces puces sont prêtées gratuitement par la Société française Chaînect. En répondant favorablement à ce sondage vous participerez à son développement ; en cadeau, une augmentation de trente pour cent de votre débit sur le Net.

*Les grands prêtres Nowkon et
Futurkon.*

Répondre sur notre adresse :

NowetFuturkon@banane.fr

Venant de la part des grands prêtres, il était fortement conseillé de répondre à ce sondage. Après un mois d'exploitation par ses assistants, Futurkon annonça le résultat sur le site des Grands prêtres : quatre-vingt quinze pour cent de oui, un vrai plébiscite.

*

*Mon tendre ami,
je suis heureuse que tu aies apprécié ma robe, je
dois t'avouer l'avoir choisie un peu pour toi. Sans
vouloir pleurer sur mon sort, je commence à ressentir
les effets de l'âge et suis obligée de consacrer plus*

de temps à faire disparaître ou du moins atténuer ces rides que tu n'as pas, je l'espère, remarquées, et je dois penser à renouveler ma garde-robe en m'adaptant au goût du temps. On a beau dire que l'habit ne fait pas le moine, j'ai remarqué que mes addicts étaient sensibles à mon look.

A propos d'addicts, ce que tu me dis de Boris m'a navrée, tu l'auras deviné. J'ai regardé sur le net, il risque une condamnation à cinq ans de prison, voire plus s'il était sous l'emprise de drogue ; la présence de cannabis dans le tiroir de son bureau est inquiétante. Heureusement, il n'y a pas récurrence, sauf si sa tentative contre moi dans Cocon était versée au dossier, mais qui parmi nous le ferait ? Ceci dit, n'oublions pas la présomption d'innocence, et on a déjà vu certaines mythomanes prendre leurs désirs pour des réalités.

Quant à Max, j'ai le regret de te dire, bien que ce soit ton ami, qu'il l'a bien cherché, mais quel exemple pour ses enfants !

Ça marche, si je puis dire, pour tes puces, tant mieux. Te connaissant, je suis étonnée que tu n'aies pas pensé à proposer leur utilisation dès les fiançailles.

En accord avec mon psy, j'ai terminé ma thérapie. J'ai compris que je devais m'accepter telle que je suis : une femme qui a besoin d'une grande liberté et ne peut pas s'épanouir dans une aventure conjugale et à fortiori être une bonne mère de famille. C'était une erreur de répondre à ton désir d'enfant. Heureusement pour Mike, que je ne souhaite pas le revoir, Charly pallie mon absence.

J'allais oublier de te le dire, j'ai croisé l'autre jour Luc dans mon quartier ; il n'a pas semblé spécialement heureux de cette rencontre. J'ai réussi à savoir qu'il n'était toujours pas marié et après échange de quelques banalités il a prétexté un rendez-vous important pour s'éclipser. Je n'ai même pas eu le temps de lui demander ses coordonnées.

*En attendant ta prose,
je t'embrasse.*

Natacha

*

Le destin peut réserver bien des surprises. Les avocats des deux parties parvinrent rapidement à un accord : Améthyste recevrait une pension confortable jusqu'à la fin de ses jours assortie d'une hypothèque sur l'hôtel particulier dont Max avait hérité. Rassurée, Améthyste se rendit chez son avocat pour la signature. Bousculée dans un passage clouté par un motard qui prit la fuite, sa tête heurta avec violence le bord du trottoir, elle rendit l'âme sur le coup. Un tueur à gage n'aurait pas fait mieux.

L'horizon s'éclaircissait pour Max. Il fit l'acquisition d'une petite garçonnière pour poursuivre avec

Constance leurs parties de jambes en l'air en toute discrétion.

*

C'était la deuxième fois en deux mois que le principal du collège de Mike convoquait Charles. Mike était un très bon élève, c'était incontestable, mais il devenait très agressif quand un élève se moquait, ou donnait l'impression de se moquer de sa claudication. La première fois, un surveillant avait eu beaucoup de mal à le séparer d'un élève sur lequel il s'acharnait à coup de poings et force coups de pieds. La deuxième fois, il avait sorti un couteau à cran d'arrêt de sa poche ; par chance le professeur de judo passait dans la cour de récréation et il a réussi à le désarmer. Le principal était donc dans l'obligation de punir d'un jour de renvoi.

Rentré chez lui, Mike fut sermonné sévèrement par Charly. D'un commun accord avec Charles, il fut privé

d'ordinateur pendant une semaine et son robot gobe mouche interdit de sortie.

A propos de mouches, la façon cruelle qu'avait Mike de les tuer avec une aiguille après leur avoir arraché quelques pattes choquait Charly qui n'osait pas le lui reprocher.

Charles se demandait si le comportement de Mike n'était pas révélateur d'une souffrance cachée ; la non- connaissance de sa mère génétique pouvait-elle en être la cause ? Il décida d'aborder le sujet :

— C'est curieux, Mike, tu ne m'as jamais demandé qui était ta vraie mère.

— Ma vraie mère, mais c'est Charly, c'est lui qui m'a tout appris, le reste, comment tu m'as eu, c'est ton affaire, papa.

Le sujet était clos ; Charles n'aurait pas le plaisir de lui raconter cette première conception dans un utérus artificiel dont il était si fier.

En fait, Mike savait depuis longtemps qui était sa mère : ses connaissances en informatique lui

permettaient de lire toute la correspondance, cryptée ou non, entre Charles et Natacha. Il savait que sa mère ne souhaitait pas le revoir.

*

*Ma douce Natacha,
merci pour ton mail, j'y réponds point par point.*

Tu dis vieillir, alors je vais te parler de petits problèmes qui me tracassent. J'ai de temps en temps des maux de tête terribles d'origine inconnue et que l'aspirine a bien du mal à faire disparaître. Cela commence par une sorte d'oppression au niveau des tempes, comme si ma tête était prise dans un étau. Puis des lames d'épée me transpercent le crâne, un bruit de tambour assourdissant me fait crier « assez, assez », des flots de larmes s'écoulent de mes yeux exorbités par la douleur. Il faut bien dix minutes après la prise d'aspirine 1000 avant que tout redevienne subitement normal. J'hésite à en parler à mon

médecin, tout se sait très vite maintenant et je ne peux pas prendre de risque pour mon boulot. J'espère que cela passera tout seul.

Concernant Boris, je suis d'accord avec toi, laissons l'enquête suivre son cours ; mais j'ai peur des conclusions.

Pour Max, tu mets trop vite les torts de son côté, je trouve.

Comme tu le sais, j'avais fait réaliser avec l'aide de Nowkon et Futurkon un sondage sur l'intérêt de porter des puces le jour du mariage avant de dire oui. Résultat très favorable. Je vais prêter des puces pendant un an, puis je les facturerais. Ce sera intéressant de suivre le nombre d'unions annulées. Tu proposes de les utiliser dès les fiançailles ; tu ne m'avais pas parue si enthousiaste il y a quelque temps. J'y réfléchis.

Je suis heureux de la fin de ta thérapie ; ce n'est jamais bon quand cela dure trop. Ne t'en fais pas pour Mike, il est très heureux dans son collège, il est

à la tête de sa classe et il fait l'admiration des autres élèves. Si tu voyais comme il est heureux quand son robot lui rapporte des mouches ! Il les tue avec de l'éther et les range par espèces avec soin. Il faudrait qu'il montre sa collection à Maximilien. Cela me fait penser que tu ne dois pas être encore au courant : Améthyste est morte dans un accident de circulation ; les enfants n'ont pas été informés de ses problèmes conjugaux, c'est tant mieux.

Ne t'inquiète pas pour Luc, j'ai chargé Judas de retrouver sa trace ; je m'étonne quand même de ne pas encore avoir de réponse.

Ci-joint, enfin, une nouvelle.

Mille baisers.

Charles

P.J.

Pierre

Il avait décidé de ne plus penser à rien, oui, à rien, vraiment à rien. Rien du tout ? Oui, rien du tout.

Il avait d'abord pensé à devenir plante, une plante ça ne pense pas, ça se contente de naître, grandir et périr sans se poser de question. A-t-on jamais vu une rose se demander pourquoi elle était rose, un roseau pourquoi il était frêle et le lys la raison pour laquelle il avait été retenu comme symbole de la royauté ? Mais comment choisir entre la rose, le roseau ou le lys ?

Il avait d'abord opté, après mûre réflexion, pour la rose : elle avait l'avantage d'avoir la vie courte, il en avait assez de la vie. Il s'éteindrait le soir à la vesprée, comme l'avait écrit Ronsard. Il aurait auparavant aimé ces visages qui se seraient penchés admiratifs sur lui pour respirer son parfum choisi volontairement trop épicé, comme pour se venger. Quant à sa couleur, pas d'hésitation, rouge sang, couleur du sang de la goutte apparue sur le

doigt maladroit, couleur du rouge à lèvres de ces femmes qu'il avait tant aimées, lèvres qu'un petit bâton savait si bien ourler, lèvres sur lesquelles il avait si souvent les siennes appliquées. Point ne serait besoin de penser pour faire du sang couler.

Mais le roseau avait son intérêt, car il poussait au bord de l'eau. Il pourrait regarder les voiliers au loin naviguer, se plier sous la risée, voir la carpe de l'étang qui va mordre à l'hameçon et être bientôt recueillie dans l'épuisette de ce funeste pêcheur qui, après lui avoir arraché une moitié de la bouche pour en extraire l'hameçon, l'assommera sur le rocher proche ; mais comment assister à un tel massacre sans penser que c'est mal ?

Restait le lys.

Où le mettre ? Dans la vallée, bien sûr, Balzac ne l'avait pas mis là pour rien. De quelle couleur ? Or, comme celui des familles royales en France. Il n'aurait qu'à regarder passer les demoiselles de la cour se pavanant au bras des galants dans

l'insouciance de leur promenade journalière ; mais le spectacle, à la longue, pouvait être lassant, et le bulbe du lys se faisait fort de reflleurir chaque année.

Les plantes repoussées, il y avait les animaux.

Inutile de chercher du côté des chimpanzés, que l'on dit capables de se confectionner des outils, ils pensent trop.

Le mouton était tentant, on disait bien « bête comme un mouton », les moutons de Panurge en avaient fait la preuve en se jetant les uns à la suite des autres dans la mer ; mais le mouton se fait tondre tous les ans, ce n'est pas très réjouissant.

Devenir un bœuf, non merci, le supplice de l'abattoir et le grill dans la poêle, pas pour lui.

Un âne ? Sa réputation à l'école aurait pu faire l'affaire, mais elle était erronée. L'âne pensait, il n'y a qu'à voir le soin qu'il mettait avant de traverser la route. Et il savait se faire entendre. Sans parler de sa sociabilité, et justement, il ne voulait plus être sociable.

Ne restait plus que le règne minéral : devenir pierre. Pas une pierre précieuse, non, ce serait prétentieux ; un simple galet roulé par la mer ferait l'affaire.

C'est donc sur un banc dominant la plage qu'il allait chaque jour s'asseoir et passer ses journées à rien faire, pétrifié.

Et voilà cette femme et son enfant qui s'approchent.

— Regarde, maman, le monsieur sur le banc, dit l'enfant à sa mère, pointant du doigt l'immobilité de l'homme-pierre posé à l'extrémité du banc.

— Lucien, je te l'ai dit combien de fois, on ne montre pas du doigt. Vas donc jouer sur la plage.

— Cela ne vous dérange pas si je m'assois là ? demanda Marie.

Les goélands avaient déserté la plage, plus de vent, la mer devant lui était étale, c'était l'instant préféré de Pierre, et voilà cette femme de la ville avec ses hauts talons et son gamin qui trouble le silence par sa cavalcade sonore sur les galets. Une pierre ne parle

pas, mais avant d'être pierre, Pierre avait été Pierre, il lui restait un fond d'éducation :

— Non, je vous en prie, asseyez-vous.

La dame de la ville s'était alors assise à l'autre bout du banc. Comme toute femme de son époque, elle avait sorti son portable, composé un numéro de téléphone, et entamé à voix basse une longue conversation avec ce qui semblait être sa meilleure amie. Même à voix basse, on saisissait des bribes de la conversation, il était question de robes, d'essayages, de prix trop élevé, elle aurait dû quand même, puis soudain : si tu le voyais, non, pas mal, dans les trente, mais triste, triste, tu crois ?, bon, si tu le dis, et elle avait raccroché.

— Vous venez souvent ici ? osa-t-elle, se reprochant aussitôt sa question trop directe, elle aurait dû commencer par parler du temps qu'il faisait, mais c'était bien elle, elle allait encore tout gâcher.

— *De temps en temps, répondit Pierre en se tournant enfin légèrement vers elle ; c'est un endroit calme.*

— *Vous recherchez le calme, et j'arrive près de vous, je m'installe, je téléphone, vous devez m'en vouloir.*

— *A vrai dire, un peu, oui.*

— *Alors, je vais partir.*

— *Non, s'il vous plaît, restez. Permettez, je vous regarde mieux, sans vous flatter, vous êtes très belle, c'est un peintre qui vous parle. Avez-vous jamais pensé à poser ?*

Marie n'avait pu cacher une légère rougeur. Elle n'ignorait pas que des femmes qu'elle pensait de petite vertu posaient dans des ateliers pour les élèves des beaux-arts, et qu'il eut pensé à elle la troublait. Voulait-il la faire venir dans son atelier ? Accepter paraissait une entreprise risquée.

Pierre s'était alors levé, lui avait tendu sa carte de visite et s'en était allé pour ne pas la brusquer.

Pierre Dupinceau, quel nom prédestiné !

Le lendemain, même heure, il était sur le banc. Marie était venue seule, c'était bon signe.

— Dites-moi, l'aborda-telle sans autre forme de préambule, c'est mon visage que vous peindrez ?

— Oui, maintenant si vous voulez.

Elle n'eut pas le cœur de refuser.

L'atelier était immense, parfaitement éclairé. Un lit sur la gauche en entrant, des toiles retournées le long des murs, un chevalet trônant au beau milieu, tout au fond un paravent.

Pierre avait fait asseoir Marie sur une chaise, elle se tenait raide et fière.

— Détendez-vous, la pose sera longue. Là, ne bougez plus, c'est parfait.

Pendant qu'il œuvrait, Marie pensait : si son œuvre me plait, pourrai-je la garder pour moi, quitte à le dédommager ? La réponse lui fut donnée quand il eut terminé :

— Venez-voir, j'ai fini.

Marie s'était approchée timidement.

— *Je suis vraiment comme ça ?*

— *Oui, aussi parfaite. Tenez, c'est pour vous. Je vous laisse le soin de l'encadrer. Si vous le voulez bien, revenez demain, j'aimerai sculpter votre buste, car je suis aussi sculpteur, vous savez.*

Elle était venue le lendemain. A sa demande, elle avait laissé chemisier et soutien-gorge gorge derrière le paravent et se tenait timide, les mains cachant les seins.

— *Allez, Marie, détendez-vous, mettez les mains derrière le dos et cambrez-vous légèrement, là, c'est parfait.*

Trois heures après, le buste était fait.

Le surlendemain, Marie avait laissé derrière le paravent chemisier, soutien-gorge, jupe et petite culotte. Elle avait pris face à lui la pose lascive qu'il attendait.

La toile terminée, ils s'étaient couchés sur le lit, ils avaient fait l'amour tant attendu, et Marie s'était endormie.

Il avait pris sa cordelette et l'avait égorgée sans qu'elle crie.

Comme chaque fois, il avait décidé de ne plus penser à rien, oui, à rien, vraiment à rien. Rien du tout ? Oui, rien du tout.

*

Mon tendre ami,

je réponds bien vite à ton dernier courriel.

Merci pour ces bonnes nouvelles de Mike ; je ne me fais plus depuis longtemps de souci pour lui.

Par contre, ta nouvelle tant attendue m'a fait froid dans le dos : c'est un vrai tueur en série que ton Pierre, et un être bien désespéré. Heureusement que tu ne lui ressembles pas ; en témoigne ton dynamisme et ta réussite dans tes affaires.

Quand Judas aura retrouvé Luc, j'aimerais que tu me donnes ses coordonnées ; cela me ferait plaisir de le revoir.

Mille baisers, as usual.

Natacha

*

*Ma douce Natacha,
juste un petit courriel pour te dire de ne pas trop t'inquiéter pour ma santé. La preuve, j'ai encore pondu un petit texte que je te joins.*

Mille baisers.

Charles

P.J.

L'aveu

- *vais l'avouer à confesse.*
- *serait une sottise.*

- *Mais ça m'enlèverait un poids.*
- *N'oublie pas ta promesse.*
- *Promesse, promesse, toi, la dernière fois...*
- *La dernière fois, c'était différent.*
- *Différent, parce que toi.*
- *ne pouvais pas faire autrement.—*
- *Il y toujours moyen.*
- ..— *Cessons cette discussion, si tu veux bien.*
- *Comme d'habitude, veux avoir le dernier mot.*
- ..— *Ce que tu peux être complexée !*
- *Et voilà, c'est ma faute ! Hé bien, j'irai l'avouer, ma faute.*
- *Ce serait une sottise...*

*

A la lecture de cette pièce jointe, Natacha fut fort perplexe. Ces mots qui manquaient, cela ne ressemblait en rien au Charles qu'elle connaissait bien, toujours soucieux de la qualité de ses écrits.

Avait-il écrit sous l'emprise d'un de ses maux de tête ? Difficile de lui donner son avis sur ce texte par courriel ; sa décision fut vite prise, elle se rendrait à son domicile en son absence pour en parler d'abord à Charly.

Natacha n'avait pas revu Charly depuis longtemps, et c'est pleine d'appréhension qu'elle se présenta en milieu d'après midi à l'entrée de The Connected Town, heure à laquelle elle ne risquait pas de se trouver face à face avec Mike qui devait logiquement être au collège. Charly allait-il accepter de la recevoir ? Elle fut vite rassurée quand elle entendit l'ordre donné au gardien de la laisser entrer. Guidée comme il se doit par un drone, elle entra dans l'immeuble et appuya dans l'ascenseur sur le bouton du cinquième étage ; Charly se tenait là, devant elle ; il avait un air fatigué qu'elle ne lui connaissait pas.

— Bonjour, Natacha, j'attendais ta venue avec impatience. Tu m'as pris pour Charly, bien sûr, mais il est à Chaînect, je vais t'expliquer. Je t'ai déjà parlé de

mes maux de tête, je ne voulais pas dramatiser. En fait, devant l'accélération de leur fréquence, j'ai dû me résoudre à me faire remplacer par Charly. Tu connais son intelligence, la vitesse à laquelle il apprend ; après un mois de formation, il était tout à fait capable de prendre ma place et tout le monde n'y a vu que du feu. Chaque soir il me fait le compte-rendu de sa journée et je lui donne les grandes lignes de son action pour le lendemain.

— Oui, mais toi, tu te soignes ?

— J'ai dû, à mon grand regret me faire enlever mes puces, sans être sûr qu'elles soient la cause de mes soucis et je me suis résigné à voir un médecin qui m'a prescrit un IRM du cerveau, j'appréhende un peu.

— C'est sûr, c'est un peu impressionnant, mais au moins ce n'est pas douloureux. Je dois t'avouer que ta dernière pièce jointe m'a un peu désarçonnée.

— Pourquoi ?

— Tu veux bien la relire ?

Charles se dirigea vers son ordinateur et relut la pièce jointe de l'*Aveu*. Force lui fut d'y constater les manques.

— C'est à n'y rien comprendre.

— Sans parler du thème lui-même, qu'est ce que c'est cette faute qu'il ne faut pas avouer ?

— Je ne sais pas, Natacha, je ne sais pas. Je crois qu'il faut maintenant que tu partes, car Mike va bientôt rentrer.

— Oui, je te laisse Charles, soigne-toi bien et donne-moi vite de bonnes nouvelles de ta santé.

*

Natacha rentra chez elle fort troublée ; Charles avait-il une faute à se faire pardonner ? Se reprochait-il de l'avoir attirée à ce week-end de travail et de l'avoir séduite ? Se sentait-il coupable d'avoir fait leur enfant dans un utérus artificiel, poussé par l'ambition d'être toujours à la pointe du progrès ? Avait-il des

remords de l'avoir entraînée de façon égoïste dans cette aventure, alors qu'elle avait renoncé depuis longtemps à être mère ? A moins que, à moins que la fautive, ce soit elle, fautive d'avoir abandonné Mike. Si Charles comptait lui donner mauvaise conscience, il se trompait, elle n'avait aucun remords, et d'ailleurs Mike, bien materné par Charly, était très heureux de son sort et promis à un grand avenir dans la robotique.

Natacha relut l'*Aveu*. A la réflexion, Charles s'était peut-être juste amusé à raconter une petite discussion entre deux époux, il ne fallait pas y voir quelque allusion à leur couple, d'ailleurs ils ne s'étaient jamais disputés. Elle s'était alarmée trop vite ; mais les lettres manquantes de l'*Aveu* restaient inquiétantes ; les puces en étaient-elles la cause ? Elle n'était pas loin de le penser.

The Konnect-Security n'avait pas hésité longtemps avant de charger Judas de l'enquête policière chargée de trouver le coupable du meurtre de Natacha découverte poignardée à mort dans son appartement. Judas était déjà en relation avec des suspects potentiels : les proches de Natacha : Luc, Charles, et Boris.

Le mobile du crime ne devait pas être le vol, aucune trace de fouille dans l'appartement où Judas avait fait relever le plus d'empreinte possibles ; l'examen du compte en banque de la victime alimenté par son maigre revenu de thérapeute dénotait un train de vie modeste. Aucune trace d'assurance vie.

Judas abandonna vite la piste du vol pour privilégier un crime passionnel ; les cinq coups de poignard collaient bien avec cette hypothèse.

L'adresse de Luc restait introuvable sur l'ordinateur de Natacha ; aucune trace dans son appartement qu'il avait fait fouiller de fond en comble. Après le crime, l'appartement était resté heureusement sous surveillance, et Luc fut rapidement intercepté. Judas fut aussitôt prévenu.

— Ah Luc, c'est bien triste de te revoir dans de telles circonstances !

— Que se passe-t-il ? demanda Luc visiblement interloqué ? Natacha n'est pas là ?

Luc était un coupable possible ; Judas qui l'avait fait filer connaissait sa liaison avec Natacha. S'étaient-ils disputés, Natacha avait-elle décidé de rompre, d'où ce meurtre par un amant éconduit ? En tous les cas, s'il était l'assassin revenant sur les lieux du crime, il jouait bien la comédie.

— Je vois que tu n'es pas au courant ; assieds-toi, je dois t'annoncer une bien triste nouvelle, Natacha a été assassinée il y a quarante huit heures ; alertés par des voisins, nous l'avons découverte poignardée.

— C'est affreux, affreux s'écria Luc en se prenant la tête dans les mains.

— Oui, affreux, je sais que tu l'aimais bien. C'est moi qui suis chargé de l'enquête. A propos, bien que cela me gêne de te poser cette question, quel était ton emploi du temps mercredi dernier ?

— Mercredi ? répondit Luc hésitant, ah oui, mercredi je suis resté chez moi, j'avais mal à la gorge. Cela s'est produit à quelle heure ?

— Dix heures du matin.

— Je ne suis sorti que l'après midi pour faire le tour du pâté de maison et m'acheter une pizza pour le dîner.

— Il y a une gardienne dans ton immeuble ?

— Non. Dis donc, tu ne vas quand même pas me suspecter ?

— Tu sais, quand on mène une enquête, il y a des formalités à respecter, des questions que l'on doit poser. Vous vous entendiez bien avec Natacha, pas de dispute ?

— Nous nous entendions bien, oui, mais c'était purement sexuel, un petit plaisir une fois par semaine, rien de plus.

— Bon, voilà mon adresse ; n'hésite pas à me joindre si tu as des éléments qui pourraient m'aider dans mon enquête. Donne-moi tes coordonnées, à toute fin utile.

*

Boris avait tout pour être suspecté du meurtre de Natacha qu'il avait déjà tenté de violer lors de leur séjour dans Cocon. Judas avait appris qu'ils s'étaient retrouvés lors d'un stage de désintoxication ; elle l'avait fait embaucher par Charles à Chaînect mais il venait de se faire licencier suite à la plainte d'une employée qui l'avait accusé d'agression sexuelle ; la présence de cannabis dans son bureau ne plaidait pas pour lui. Mais il fallut se rendre à l'évidence, Boris

avait un alibi incontestable : à l'heure du crime il était devant le juge d'instruction chargé de cette plainte.

*

Judas avait eu l'espoir de mettre en cause l'addict qui avait un jour tenté de s'introduire dans l'appartement de Natacha ; là encore, déception : il était incarcéré dans un asile psychiatrique.

Restait à interroger la famille Protais. Judas, sachant Charles malade, s'était rendu à son domicile. Charles, avec son visage d'une teinte pâle de papier mâché, semblait avoir vieilli de vingt ans. Il reçut Judas allongé sur un canapé. Son élocution était devenue difficile et répondre aux questions lui demandait manifestement un effort surhumain.

— Oui, bien sûr, il avait gardé de bons contacts avec Natacha bien qu'elle l'ait quitté peu après la naissance de leur fils Mike.

— Où était-il le matin du crime ? Mais dans sa chambre, alité. Il s'était fait remplacer par Charly au bureau.

— Etait-il seul dans l'appartement ?

— Non, il y avait aussi Mike, qui travaillait dans sa chambre.

— Soupçonnait-il quelqu'un ?

— Non ; il ne connaissait personne de son entourage capable d'un tel crime.

— Et Mike, comment avait-il réagi à l'annonce du crime ?

— Natacha n'était rien pour lui.

— Il n'avait jamais cherché à la revoir ?

— Non, jamais.

— Elle ne lui avait jamais manqué ?

— Non, Charly la remplaçait avantageusement. A propos, je n'ai pas eu l'occasion de te le dire, mais Mike est super doué en informatique. Il vient même de trouver la source de tous nos soucis, Boris. Il a retrouvé sa signature sous la forme de l'anagramme

« Sirob » présente dans une série de logiciels perturbateurs qu'il avait implantés dans le réseau privé de The Connected Town par le biais du courriel de remerciement qu'il m'avait fait parvenir suite à son embauche dans Chaînect ; drôle de remerciement ! Questionné, il a avoué qu'il travaillait pour la Chine, mes soupçons étaient fondés. Nous ne l'avons pas dénoncé, il a déjà assez de soucis. Mike a tout remis dans l'ordre. Tu peux stopper tes recherches.

— Tu m'as parlé de Charly ; qui est Charly ?

— Comment, tu ne connais pas Charly ? C'est mon robot humanoïde, ma création et j'en suis fier.

— Un robot, même humanoïde, ne peut quand même pas remplacer une mère.

— Hé bien si, en l'occurrence. Et je lui dois une fière chandelle, car mon travail ne m'a jamais laissé beaucoup de temps pour m'occuper de Mike.

— Il est là, Mike ?

— Oui, tu peux aller le voir dans sa chambre, si tu veux.

Judas frappa à la porte de la chambre de Mike.

— Qui est-ce ?

— Je suis l'inspecteur Judas ; j'aimerais vous poser quelques questions. Je peux entrer ?

— Entrez, entrez.

— Bonjour, Mike. Votre père m'a beaucoup parlé de vous. Il est très fier de vous, vous savez. J'étais chargé de trouver le hacker, vous m'avez devancé. A propos, où étiez vous le matin du meurtre de votre mère ?

— Ici, dans ma chambre, je préparais mon concours d'entrée à l'Ecole des objets connectés.

— Quelqu'un peut-il le prouver ?

— Mon père a dû vous le dire, sinon il m'aurait vu sortir. Vous savez, ma mère n'était rien pour moi ; ma vraie mère c'était Charly.

— Je sais, je sais. Bon, jusqu'à nouvel ordre, comme je l'ai dit aux autres occupants, je vous demande de ne pas quitter cet appartement.

*

Judas n'avancait pas dans son enquête ; il y avait plusieurs suspects possibles et l'arme du crime n'avait toujours pas été retrouvée. Il demanda au juge d'instruction l'autorisation de faire une perquisition dans l'appartement des Protais. On retrouva un couteau de cuisine portant des traces de sang sous le matelas de Mike. Le sang s'avéra être celui de la victime. C'était assez pour accuser Mike de matricide.

*

Dès neuf heures du matin les photographes des chaînes de télévision attendaient devant la porte de la salle d'Assises où allait se dérouler le procès de Mike Protais accusé de matricide. Les appareils de

photo entrèrent en action à l'arrivée de Charles Protais, soutenu par son ami Max.

— Monsieur Protais, avez-vous une déclaration à nous faire ?

— Monsieur Protais, pour la deux, croyez-vous votre fils coupable ?

— Monsieur Protais, pensez-vous qu'il aura des circonstances atténuantes ?

— Laissez-nous, laissez-nous, intervint Max ; monsieur Protais n'a pas l'intention de répondre à vos questions.

A neuf heure trente deux gendarmes ouvrirent un étroit passage entre les barrières ; les jurés présents furent appelés à pénétrer dans la chambre d'Assises ainsi que l'avocat de la défense. Suivirent Charles et Max, les représentants de la presse et les nombreux possesseurs d'accès prioritaires plus ou moins justifiés qui passèrent à travers la foule qui commençait à craindre de ne plus pouvoir assister au procès dans la salle que l'on disait petite. Seule une

dizaine de personnes pourrait finalement pénétrer et un petit nombre ultérieurement pour prendre la place des jurés récusés.

Accompagné de deux gendarmes, l'accusé entra dans le box provoquant un silence impressionnant. Tous les regards se tournèrent vers celui que l'on allait juger pour le crime le plus inhumain, celui de matricide. Charles et Max lui firent un petit signe amical auquel il répondit avec le sourire. Deux ans de détention ne semblaient pas l'avoir trop marqué.

D'un même élan, tous se levèrent à l'entrée de la Cour. Le président et l'avocat général étaient impressionnants dans leurs belles robes rouges neuves ; ils avaient fait des frais pour ce procès exceptionnel. Le greffier était à son poste derrière son ordinateur, le procès pouvait commencer.

Le président, se tournant vers l'accusé :

— Levez-vous. Bonjour monsieur. Veuillez rappeler à la Cour vos nom, prénom, date et lieu de naissance

et ainsi que ceux de vos parents, votre profession et votre lieu de résidence habituelle.

— Protais Mike, né le onze juillet deux-mille à Paris. Mon père Protais Charles, né à Paris, ma mère Natacha Borborine, née à Moscou.

Je suis étudiant et habite chez mon père dans un appartement de The Connected Town.

Le président :

— Vous êtes assisté de maître Réfuteur, ici présent, est-ce exact ?

— Oui, monsieur.

— Dites monsieur le président.

— Oui, monsieur le président.

Le président : Monsieur Protais, vous avez la possibilité de faire des déclarations, de répondre aux questions qui vous sont posées ou de vous taire. Que choisissez-vous ?

L'accusé : Répondre aux questions.

Le président procéda alors à la constitution du jury. Après avoir constaté la présence dans la salle de vingt jurés potentiels, il tira au sort le nom des jurés qui s'avancèrent pour prendre place à côté de la cour face au public. Sans avoir à donner de justification, la défense en avait récusé quatre (le maximum autorisé) et le ministère public deux. Le greffier fit à haute voix lecture de la liste définitive. Le président annonça que les jurés non retenus étaient libres de vaquer à leurs occupations. Beaucoup en furent soulagés.

Lecture fut faite alors du serment des jurés par le président : "Vous jurez et promettez d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse les charges qui seront portées contre monsieur Mike Protais, de ne trahir ni les intérêts de l'accusé, ni ceux de la société qui l'accuse, ni ceux de la victime ; de ne communiquer avec personne jusqu'après votre déclaration ; de

n'écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l'affection ; de vous rappeler que l'accusé est présumé innocent et que le doute doit lui profiter ; de vous décider d'après les charges et les moyens de défense, suivant votre conscience et votre intime conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme probe et libre, et de conserver le secret des délibérations, même après la cessation de vos fonctions".

A tour de rôle les jurés prêtèrent serment en se levant, levant la main droite et disant « Je le jure ». Ils étaient visiblement émus.

Le président : Monsieur Protais, vous êtes accusé du meurtre de votre mère, Natacha Borborine.

L'accusé : Je suis innocent, monsieur le président.

Le président : Vous voulez dire que vous plaidez non coupable ?

L'accusé : Oui, je plaide non coupable.

Le président : J'aimerais savoir, monsieur Protais, que saviez-vous de votre mère ?

L'accusé : Ma mère, je ne l'ai pas connue, elle m'a abandonné quand j'avais un an m'a dit mon père.

Le président : Et vous n'avez jamais cherché à la connaître ?

L'accusé : Non, monsieur, car ma vraie mère, c'est Charly.

Le président ; Charly, dites-nous qui est Charly.

L'accusé : Charly, c'est un robot humanoïde.

Le président : Un robot humanoïde qui ressemble étrangement à votre père.

L'accusé : Oui, mais en plus féminin.

Le président : Et vous l'aimez bien.

L'accusé : Ça oui, et je m'en suis inspiré pour créer un robot à mon image encore plus performant.

Le président, prenant l'air faussement étonné : Vous créez des robots ?

L'accusé : Oui, Charly m'a appris et mon père m'a encouragé en me donnant assez d'argent de poche

pour m'acheter les composants informatiques nécessaires, en plus de ceux qu'il me donnait provenant de sa société Chaînect. Vous connaissez Chaînect ?

Le président, prenant l'air courroucé : Monsieur Protais, c'est moi qui pose les questions, si cela ne vous ennuie pas. Dites-nous quel a été votre premier robot.

L'accusé : Un robot gobe-mouches.

Le président : Quelle drôle d'idée ! Un robot gobe-mouche ! Et que faisiez-vous des mouches, car j'imagine qu'il était efficace ?

L'avocat général, s'adressant à l'accusé : Les enquêteurs ont retrouvé dans une vitrine de votre chambre des cadavres de mouches mutilées soigneusement épinglées sur des bouchons de liège. Pourquoi ces mutilations ?

L'accusé : Je ne vois pas de mal à cela, ce ne sont que des insectes.

L'avocat général : Parce que vous pensez que les insectes ne souffrent pas ?

L'accusé : Je n'ai jamais pensé cela, je voulais juste les voir s'agiter quand je leur enlevais une patte ou une aile.

Le président : Vous y preniez plaisir ?

L'accusé : Oui, c'était très amusant.

Maître Réfuteur : Mon client était un enfant à cette époque ; une certaine cruauté n'est pas exceptionnelle à cette période de la vie.

Le président : Par contre, ce qui est exceptionnel, c'est votre précocité, monsieur Protais : vous êtes un génie, un petit Mozart de l'informatique. J'ai appris que vous aviez réussi à mettre fin aux agissements d'un certain Boris, hacker qui travaillait pour la Chine et s'apprêtait à mettre hors service tout l'informatique de The Connected Town. C'est bien exact ?

L'accusé : C'est exact.

Le président : Vous étiez un bon élève à l'école ; vous vous y êtes faits des amis ?

L'accusé : Des amis, non, pas vraiment.

Le président : Pourquoi ?

L'accusé : Je pense qu'ils étaient jaloux de ma réussite, voilà tout.

L'avocat général : Sans parler de vraie amitié, avez vous déjà invité chez vous des camarades de classe, pour votre anniversaire par exemple ?

L'accusé : Non. Vous savez, les autres m'ennuient.

Le président : Les autres vous ennuiet et parfois vous vous montrez volontiers violent ; dans quelles circonstances ?

L'accusé : Quand on se moque de moi, du fait que je boite.

Le président : Vous boitez depuis quand ?

L'accusé : Depuis que j'ai commencé à marcher.

Le président : La raison ? Votre père a dû consulter !

L'accusé : Personne n'en connaît la raison.

Le président : Pas même vous ?

L'accusé : Pas même moi.

Le président : Vous avez été renvoyé une journée du lycée pour prise de cannabis ; est-ce exact ?

L'accusé : Un peu de cannabis de temps en temps, où est le mal ? Notez que je ne bois pas d'alcool.

Le président : Revenons à vos rapports avec les autres. Vous préférez créer des êtres à votre image, comme votre deuxième robot superhumanoïde que vous appelez Mikiny, je crois.

L'accusé : Oui, c'est comme ça. Mikiny est venu me voir régulièrement en prison, il assiste même à mon procès, ça m'aide à garder le moral ; mais je vous le répète, je suis innocent.

Le président : Nous sommes là pour en juger. Venons-en aux faits. Monsieur Protais, lors d'une perquisition trois jours après le crime, on a retrouvé sous votre matelas et en votre présence un couteau de cuisine portant des traces d'un sang qui s'est révélé être celui de la victime. Niez-vous ce fait ?

L'accusé : Non, monsieur, mais j'ai toujours répondu que j'en avais été le premier surpris. Quelqu'un aura glissé le couteau sous mon matelas à mon insu.

Le président : Pensez-vous à quelqu'un en particulier ?

L'accusé : Non, monsieur le président. Mais quelqu'un a pu s'introduire dans l'appartement pendant que j'étais en cours.

Le président : Quelqu'un qui aurait déjoué la sécurité bien connue de The Connected Town, serait venu à l'insu de tous s'emparer d'un couteau de la cuisine, aurait commis le crime et serait revenu pour le dissimuler sous votre matelas ! Et pourquoi pas sous le matelas de votre père ?

L'accusé : Pourquoi pas quelqu'un de jaloux de la réussite de mon père qui aurait voulu l'atteindre doublement en tuant sa compagne et en faisant emprisonner son fils ?

Le président : Ou plutôt un fils qui aurait tué sa mère, caché l'arme et n'aurait pas eu le temps de s'en

débarrasser avant une perquisition qu'il n'avait pas prévue. Monsieur Protais, la justice vous a incarcéré car outre la présence de l'arme du crime sous votre matelas vous pouviez avoir de bonnes raisons de tuer cette mère qui vous a abandonné. Vous dites ne pas avoir cherché à la retrouver, comme si la présence auprès de vous de Charly pouvait la remplacer. Pourquoi alors avoir pris régulièrement connaissance des échanges épistolaires entre elle et votre père, comme vous l'avez révélé au juge d'instruction ?

L'accusé, après une longue hésitation : C'était juste une bonne occasion de tester mon savoir faire en informatique. Leurs échanges étaient cryptés, ça m'amusait d'en prendre connaissance à leur insu.

Le président : Que pensez-vous de ces échanges ?

L'accusé : Ils se disaient amis, mais je crois qu'ils s'aimaient encore.

Le président : Avez-vous autre chose à ajouter ?

L'accusé : Non, monsieur le président.

Le président : faites entrer le premier témoin.

Charles Protais, témoin de la défense.

Charles s'approcha de la tablette à jurer joliment décorée des icônes de fournisseurs d'accès : banane.fr, laisséfaire.fr et libre.fr, des moteurs de recherche gougueule, askouille et des réseaux sociaux facedebouc, lindequille et touiteurs.

Charles : Je jure de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

Le président : Monsieur Charles Protais, nous concevons combien il est courageux de votre part d'avoir accepté d'être un témoin de la défense de votre fils. Vous avez perdu votre compagne, mère de l'accusé. Permettez-moi de vous interroger pour mieux informer la cour : depuis quand connaissiez-vous la victime ?

Charles : Natacha avait participé avec moi à la mission Cocon, une année dans l'espace. Je l'admirais beaucoup, c'était une grande sportive, toujours prête à apporter son aide dès que l'un de nous était en difficulté.

Le président : Avez-vous déjà, dans l'espace, lié avec elle des relations intimes ?

Charles : Non, monsieur le président.

Le président : Vous avez renoué le contact dans quelles circonstances ?

Charles : Par le fait du plus grand hasard : je publiais dans un journal des nouvelles, elle a cherché à en connaître l'auteur, nous avons échangé des courriels de plus en plus personnels qui nous ont amenés à nous reconnaître.

Le président : Vous avez appris qu'elle soignait les addictions à l'alcool.

Charles : Oui, elle a guéri Boris, le commandant en second de la mission Cocon, que j'ai embauché à sa demande dans mon entreprise Chaînect.

Le président : Ce même Boris qui travaillera à vos dépens pour la Chine. Mais revenons à la victime. J'ai cru comprendre que vous l'aviez invitée à un séminaire.

Charles : C'est exact.

Le président : Et c'est au cours de ce séminaire qu'elle s'est enfin retrouvée dans votre lit. Je dis enfin, car vous le souhaitiez déjà du temps de Cocon.

Charles : Je le souhaitais, mais elle s'y était refusée.

Le président : Vous êtes marié à une certaine Sophie qui n'a pu vous donner d'enfants.

Charles : Cela peut vous paraître étrange, mais Sophie m'avait quitté pour me laisser libre d'avoir un enfant avec une personne de mon choix. Sophie était très généreuse.

Le président : En effet, en effet.

Charles : C'est ainsi que Natacha et moi avons donné vie à Mike.

Le président : Le premier enfant né dans un utérus artificiel. Mais au bout d'un an de cohabitation,

Natacha vous a quitté, abandonnant son enfant. Vous êtes restés amis et vous avez continué à échanger de la correspondance. Saviez-vous que l'accusé, grâce à ses dons en informatique, en prenait connaissance ?

Charles : Non, je l'ignorais.

Le président : L'accusé y avait découvert que sa mère ne voulait pas le revoir ; il ne pouvait cependant empêcher une curiosité bien compréhensible qui laisse penser qu'il vivait mal cette situation.

Charles : N'oubliez pas Charly.

Le président : Un robot, même humanoïde, peut-il vraiment remplacer une mère ?

Charles : C'est difficile à croire, mais je pense que oui. Mike a été vraiment aimé, il est doué d'une intelligence exceptionnelle et a tout pour réussir. Je ne peux pas croire qu'il ait commis un tel crime.

Le président : Je vous remercie, monsieur Protais.

Témoign suivant : Charly Protais.

Le président : Monsieur Charly Protais, je dois dire que c'est la première fois dans ma carrière que j'ai comme témoin un robot humanoïde. J'avais d'abord envisagé de ne pas recevoir votre témoignage, mais cela aurait privé la cour d'une mine d'informations concernant l'accusé. Monsieur Charly Protais, qui vous a fabriqué, pour ne pas dire créé ?

Charly Protais : C'est mon père, Charles Protais

Le président : Vous lui ressemblez étrangement.

Charly Protais : Oui, et j'en suis fier.

Le président : Parlez-nous de l'accusé et de votre rôle dans sa famille.

Charly Protais : Au départ, je vivais seul avec Charles ; j'étais son confident. J'avoue avoir mal vécu l'arrivée de Natacha et la naissance de Mike. Heureusement, Charles a complété ma formation et je me suis dévoué corps et âme à Mike, pour remplacer sa mère qui nous avait quittés.

Le président : C'était un enfant facile ?

Charly Protais : Avec nous, très facile. Par contre, je me suis laissé dire, qu'à l'école, c'était autre chose.

Le président : Oui, on lui a reproché d'être violent et plutôt asocial. Vous parlait-il de sa mère ?

Charly Protais : Jamais, monsieur le président ; mais vous savez, je faisais tout pour la remplacer. Dès que j'ai vu son don pour l'informatique, je l'ai encouragé. Je l'ai conseillé pour son premier robot, un robot gobe-mouche. Nous l'avons testé ensemble, ça marchait du tonnerre. Après il s'est lancé dans la fabrication de Mikiny, un superhumanoïde, j'avoue que ça m'a rendu un peu jaloux et même inquiet. Mais vous savez, monsieur le président, je n'ai jamais pensé que Mike ait pu commettre un tel crime.

Le président : Merci pour votre témoignage.

Témoignage de la partie civile : Luc Démoiné.

Le président : Monsieur Luc Démoiné, l'enquête a montré que vous voyiez régulièrement la victime. Pouvez-vous nous en dire plus sur cette relation et sur la personnalité de la victime ?

Luc : Ah, monsieur le président, ce crime est atroce. J'étais un des compagnons de Natacha dans la mission Cocon, elle m'a aidé à éviter de prononcer des vœux définitifs en me faisant découvrir les plaisirs du sexe, je n'ai pas honte de le dire. Rentré sur terre, je la voyais régulièrement et je crois pouvoir dire que nous aimions bien cela tous les deux. Oui, elle savait donner du plaisir, mais rien que du plaisir sexuel, car je crois bien qu'elle aimait encore Charles Protas. Une femme formidable, une grande perte pour moi.

Le président : Merci, monsieur Démoiné.

Témoign suivant : Le proviseur du collège, monsieur Propion.

Le président : Monsieur Propion, vous avez connu l'accusé au collège Saint-Jean de Connect. Quel élève était-il ?

Monsieur Propion : Je dois dire, monsieur le président, que Mike était un élève très intelligent mais peu sociable. Il avait même tendance à être violent si un camarade de classe se moquait de sa claudication. Nous avons dû le punir plusieurs fois. Nous l'avons même surpris fumant du cannabis. Je dois avouer que, si son père n'avait pas été le président de Chaînect, nous l'aurions renvoyé définitivement.

Le président : Rien d'autre ?

Monsieur Propion : Non, rien d'autre, mais c'est déjà beaucoup.

Le président : Merci, monsieur Propion.

Témoign suivant : Le grand prêtre Knowkon.

Le président : Grand prêtre Knowkon, vous connaissez bien l'accusé et ses parents ; pouvez-vous nous en parler ?

Knowkon : Pour la victime, j'ai toujours regretté son peu de goût pour l'informatique. J'ai même appris qu'elle soignait les soi-disant addicts à l'écran, c'est tout dire. Elle n'est jamais venue le dimanche à la grand-messe, malgré notre demande. Elle vivait déconnectée du monde réel, quelle différence avec Charles et leur fils Mike véritables bienfaiteurs de l'humanité ! Que serions-nous sans les objets connectés, sans les robots humanoïdes ? J'en profite pour ajouter qu'il serait fort regrettable d'empêcher l'accusé de réaliser les dernières mises au point de son robot superhumanoïde.

Le président : Nous prenons acte de ce souhait, oh grand prêtre, et vous remercions pour votre témoignage.

Témoign suivant : Monsieur Psycon, expert psychiatrique.

Le président : Monsieur Psycon, vous avez pu vous entretenir plusieurs fois avec l'accusé ; quel est votre diagnostic ?

Monsieur Psycon : L'accusé me semble normal sur le plan psychiatrique. Tout au plus peut-on noter un manque de sociabilité, compensé par un intérêt manifeste et sécurisant pour tout ce qui touche à l'informatique. Il souffre d'une légère claudication, probablement simulée, apparue dès l'enfance qui pourrait traduire un certain mal être. L'absence de sa mère pourrait en être la cause.

Le président : Merci, monsieur Psycon.

Réquisition de l'avocat général.

L'avocat général : Une mère tuée par son fils, le crime le plus odieux qu'il faut punir sévèrement. Regardez dans le box cet accusé qui persiste à plaider son innocence alors que l'on a retrouvé l'arme du crime dans sa chambre. Ecoutez les témoignages qui décrivent un enfant asocial, sans ami, susceptible. Un enfant qui fait souffrir inutilement les animaux. Voyez ce jeune homme devenu violent et qui s'adonne volontiers à la drogue. Quel profil idéal pour un tueur !

Une mère qui l'abandonne dès son plus jeune âge et ne veut plus jamais le revoir, un père accaparé par son travail et qui confie l'éducation de son enfant à un robot, robot humanoïde certes, mais qui ne peut prétendre remplacer une vraie mère. Oui, vraiment, qui d'entre nous aurait souhaité être ainsi élevé ?

C'est pourquoi je réclame seulement pour l'accusé dix ans de prison.

L'avocat général avait parfaitement résumé la situation et justifié sa réquisition. Il avait su être bref, contrairement à son habitude ; l'assistance manifesta son approbation par des applaudissements tout à fait incongrus dans de telles circonstances. Le président y mit fin par un « silence » courroucé.

Plaidoirie de Maître Réfuteur, avocat de la défense.

Maître Réfuteur : Matricide ou crime passionnel ?

Long silence, visages stupéfaits.

Maître Réfuteur : Oui, nous le savons, les crimes passionnels sont de loin les plus fréquents, alors avoir à juger un matricide, quoi de plus exaltant ? Voyez la foule qui n'a cessé de remplir ce prétoire depuis le début du procès, avide de scruter le visage de la bête immonde qui a poignardé à mort celle qui lui a donné la vie, ce bien si précieux. Voyez les

chroniques judiciaires qui ont rempli les journaux au jour le jour, leur assurant un tirage exceptionnel. Ah, le spectaculaire paye ! Qu'il est bon d'oublier les difficultés quotidiennes pour s'immerger dans les vicissitudes de son prochain ! Chacun de nous a pu se replonger dans l'histoire et retrouver sur le Net les noms de matricides : Oreste qui aurait tué sa mère pour venger son père et sera finalement acquitté, Néron qui assassina Agrippine, plus proche de nous Josette Humbert qui tua sa mère atteinte de sclérose en plaques et fut condamnée à huit ans de prison, les frères polonais Aurélien et Johan acquittés en première instance et en appel alors qu'il avait été requis des peines respectives de vingt et quinze ans de réclusion pour le meurtre de leur mère adoptive, la défense ayant critiqué une instruction bâtie sur des ragots de village, et en deux mille quatorze Vincent Julien Roger Arcalis, acquitté par la cour d'assises de Thiès. Mais ces matricides sont peu fréquents dans

l'histoire de notre humanité, alors, quand on pense en tenir un....

Mouvements divers.

Mais voyons les faits.

Une femme, Natacha, est retrouvée par ses voisins sauvagement poignardée.

Sous le prétexte qu'elle n'avait pas la fibre maternelle, elle s'était séparée de son compagnon Charles un an après la naissance de leur fils Mike, le premier être humain né dans un utérus artificiel. Elle avait maintenu par la suite une correspondance amicale avec Charles.

Lors de la fouille de l'appartement de Charles, un couteau de cuisine portant des traces du sang de la victime fut retrouvé sous le matelas de Mike.

Messieurs les jurés, je veux attirer votre attention sur un fait surprenant : le matin du drame se tenaient dans l'appartement, d'après leurs dires : Charles

dans sa chambre, gardant le lit, Mike dans la sienne révisant son concours d'entrée à l'E.O.C. (Ecole des objets connectés), Charly et Mikiny. Vous accepterez aisément que les soupçons ne se soient pas portés sur ces deux robots humanoïdes. Mais quid de Charles ? Arrêtons-nous un instant sur ce que nous savons de sa personnalité : un homme ambitieux issu d'un milieu simple, ayant réussi dans ses études et dans les affaires, comme en témoigne son poste de Président de la célèbre Chaînect. Rien ne semble devoir lui résister. Marié à une certaine Sophie qui, ne pouvant pas avoir d'enfant, le quitte. Après des tentatives infructueuses pendant l'année passée dans l'espace avec la victime Natacha dans la mission Cocon il réussit enfin à la séduire, à concevoir avec elle le premier enfant in U.A. et elle le quitte après un an de vie commune. Quelle claque ! Il accepte sa proposition de rester amis et de continuer à entretenir une correspondance. Mais désespère-t-il de la faire revenir à lui ? Certes non : voyez comme il s'adresse

à elle « Ma douce Natacha », voyez comme il ponctue ses courriels non pas de un, ni de trois, mais de mille baisers. Il la protège en lui mentant sur le sort de leur fils, lui évitant de se culpabiliser. Il l'aime toujours, il lui envoie des nouvelles, des poèmes. Il la revoie lors du mariage des enfants de son ami Max, mais elle ne fait que passer à la réception qui suit, sans même lui accorder une danse. Souvenez-vous de cette nouvelle intitulée « Pierre » ; un vrai tueur en série ce Pierre. ! Comment Charles a-t-il pu imaginer un tel scénario ? Ecoutez-en le début : « Il avait décidé de ne plus penser à rien, oui, à rien, vraiment à rien. Rien du tout ? Oui, rien du tout. » N'est-ce pas le cri d'un homme désespéré ? Cette nouvelle a été écrite alors que Charles s'était découvert atteint d'un cancer provoqué par ses puces implantées, ces puces dont il était si fier. Et peu après, ce court texte de l'Aveu, comme si l'auteur avait ou allait avoir une faute à confesser. Natacha s'en était émue, elle s'était rendue à son domicile à

une heure de bureau pour questionner Charly, et c'est Charles qui était là, malade, et s'était fait remplacer à Chaînect par Charly. Avait-il tenté une dernière fois de la faire revenir afin de partager la fin de sa vie ? Avait-il osé enfin lui parler de Mike qui souffrait sans le dire de l'absence de sa mère, Mike qui prenait plaisir à faire souffrir ses mouches, Mike violent à l'école, Mike au génie informatique qui devenait inquiétant ? L'avait-elle une dernière fois éconduit ? Si oui, n'avait-il pas un mobile suffisant pour, le matin du crime, transporté par son drone privatif, se rendre à l'appartement de la victime armé d'un couteau de cuisine, faire une dernière tentative et finalement la poignarder sauvagement ? Je sais, j'entends déjà vos objections, pourquoi glisser le couteau sous le matelas de son fils Mike ? Hé bien, peut-être dans l'espoir de le faire condamner et ainsi l'empêcher de mener à terme la fabrication de son robot superhumanoïde qu'il pressentait maintenant comme un danger pour l'humanité.

Alors, messieurs les jurés, vous allez devoir vous prononcer sur la culpabilité de l'accusé qui est là, dans le box, sous vos yeux, et qui a toujours nié être l'assassin. En votre âme et conscience, avez-vous l'intime conviction de sa culpabilité ?

Soudain une voix s'éleva du fond de la salle « attendez, attendez monsieur le président ». Mikiny s'était levé et avancé d'autorité vers la barre des témoins.

Le président : Qui êtes-vous ?

Mikiny : Mikiny, monsieur le président, le fils de l'accusé.

Le président : Si vous voulez témoigner, prêtez serment sur la tablette à icones.

Mikiny : Je jure de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

Le président : Nous vous écoutons.

Mikiny : Messieurs de la cour, messieurs les jurés, vous vous apprêtez à commettre une grave erreur judiciaire : ce n'est pas l'homme dans le box qui a commis l'assassinat de Natacha, c'est moi, et je vais vous en dire les raisons. Mon père Mike n'a jamais pu accepter d'être abandonné par sa mère. Tous les soirs je l'ai pris dans mes bras, j'ai essuyé ses larmes. Vous avez appris comment il guettait la correspondance entre son père et Natacha, vous vous souvenez qu'au début elle demandait de ses nouvelles ; quelle déception quand il comprit qu'elle ne désirait plus le revoir. Mais au fond de lui, il restait toujours un faible espoir, et cet espoir le minait, et cet espoir toujours déçu le rendait aigri, d'où une sensibilité accrue, d'où une violence envers ses camarades impossible à contrôler. Il fallait qu'il fasse le deuil de sa mère, et j'ai compris que la seule façon était qu'elle disparaisse de ce monde. Alors oui, un matin, j'ai pris un couteau dans la cuisine ; un drone m'a rapidement conduit à son appartement. J'ai

sonné à l'interphone, je me suis annoncé comme son fils. Il y a eu un long moment d'attente, puis la porte s'est ouverte : elle a eu juste le temps de dire « c'est toi, Mike ? » et je l'ai poignardée. Vous allez me demander pourquoi avoir dissimulé le couteau sous le matelas de Mike ? Acte un peu démoniaque, n'est-ce pas ? Mais je désirais depuis un certain temps échapper à l'emprise de mon créateur : il m'avait tout appris, mais j'avais toujours peur qu'il me reprenne un peu de ce qu'il m'avait donné ; je voulais voler de mes propres ailes. Je connaissais la justice et son fonctionnement, je savais qu'il encourrait une courte peine car il méritait des circonstances atténuantes. Mais en le voyant là, dans le box, j'ai eu du remords. Oui, vous ne le savez peut-être pas, mais un robot superhumanoïde peut éprouver du remords, et voilà pourquoi je suis ici devant vous à m'accuser du meurtre de Natacha.

Le président : Arrêtez cet homme.

Ce fut en vain : Mikiny avait exercé une légère pression sur son côté droit et s'était instantanément transformé en torche, répandant dans la chambre d'assise une horrible odeur de circuits calcinés. Il ne resta plus à la barre des témoins qu'un squelette emportant avec lui tous les secrets de fabrication du premier robot superhumanoïde de l'humanité.

Le président leva la séance pour le délibéré. Il fut bref. Mike fut déclaré non coupable.

*

Charles devait maintenant vivre ses derniers jours. Il avait décidé de mettre fin à tous ses traitements qui ne pouvaient que retarder de quelques mois l'issue fatale. A sa demande, Judas, toujours lui, était parti à la recherche de Sophie ; il l'avait retrouvée au fin fond de l'Afrique dans un de ces camps de réfugiés où les bonnes volontés trouvent un terrain idéal pour

assouvir leur besoin d'aider les plus démunis. Sophie avait accepté de venir au chevet de son mari pour l'assister dans ses derniers instants, elle ne pouvait pas faire moins. Sur son lit de mort, elle lui avait tenu la main, l'écoutant évoquer leurs quelques années de vie commune. Elle lui avait dit combien elle avait été fière d'avoir épousé un des pionniers de la conquête spatiale. Charles lui avait parlé de la réussite de sa société Chaînect dont Sophie n'avait jamais entendu parler. Il lui avait présenté son fils Mike, premier humain né dans un utérus artificiel. Il avait évoqué son enfance, ses études brillantes, son don pour l'informatique. Elle lui avait parlé des enfants du camp aux sourires si touchants, de leurs désirs d'apprendre, de leurs progrès, mais de leur avenir si incertain. Il avait bien fallu parler du meurtre de Natacha, du procès, du suicide de Mikiny. Il n'avait pas cherché à savoir si Sophie avait refait sa vie là bas dans son camp avec quelque bénévole à la recherche d'une âme sœur, comme c'était souvent le

cas paraît-il. Et puis il y avait eu ces longs moments de silence partagés jusqu'à son dernier soupir.

*

Ce furent des funérailles nationales, organisées par les grands prêtres Passékon, Knowkon et Futurkon. Ce fut aussi l'occasion d'un hymne à la gloire des objets connectés ; l'occasion était trop belle de rendre grâce au dieu Konnect. Les funérailles eurent lieu dans le Temple du Progrès, un dimanche.

Les participants avaient revêtus leurs vestes connectées, roses pour les femmes, bleues pour les hommes, dernière création de Chaînect. Les plus anxieux pourraient ainsi consulter discrètement leurs courriels.

La cérémonie commença par une vidéo sur un écran géant concoctée par Passékon qui avait effectué une enquête approfondie sur la vie de Charles Protais. On y voyait ses parents dans leur

petit commerce, des professeurs qui témoignaient de sa réussite scolaire, la remise de son diplôme, son retour sur terre de la mission Cocon, la naissance de Mike premier humain in U.A., les produits de la société Chaînect dont la célèbre puce à pensée. Une dernière photo montrait Charles sur son lit de mort, victime d'une longue maladie, suivant cette formule habituelle qui permet d'en taire la cause.

Puis Passékon lut le petit poème sur l'automne :

De la portée

En clef de sol

Une voix s'envole

C'est la voix d'un enfant

Qui regarde tomber

Les feuilles de l'automne

Sur le sol

*Et ces feuilles de l'automne
 Qui jonchent le sol
 Cachent l'affreux bitume
 De nos sols.*

Do, si, la, sol.

Mais la simple lecture ne suffisait pas. Passékon se devait d'évoquer le long travail qu'il avait fallu à Charles pour arriver à cette version définitive, car on avait retrouvé sur son ordinateur plusieurs versions : une commençait par « Une voix s'envole

De la portée

En clef de sol »

Quelle banalité ! On aurait dit de la prose.

Et le choix d'un enfant, comme c'est touchant !

Et cette répétition des mots « les feuilles de l'automne »

Les feuilles de l'automne

Sur le sol

Et ces feuilles de l'automne

comme c'est habile !

Et cette claque sur nos sols que « Cet affreux bitume » ! Quelle meilleure preuve des préoccupations écologiques de notre regretté défunt !

Et ces notes « Do, si, la, sol » qui descendent la gamme » en une infinie tristesse !

L'assistance avait applaudi. Certains versèrent quelques larmes. La disparition d'un si grand poète était véritablement triste.

Oui, termina Passékon, Charles était un homme complet, à la fois un littéraire et un scientifique, un exemple pour nous tous.

Ce fut au tour de Knowkon d'entrer en scène :

Mes chers frères, nous célébrons aujourd'hui les funérailles de celui auquel nous devons cette nouvelle et merveilleuse façon de vivre que nous

apporte le monde connecté. Tous ces objets connectés sont devenus des compagnons indispensables dans la vie de tous les jours et nous en profitons pleinement. D'après nos fichiers, il y a encore parmi vous des personnes qui n'ont pas acheté ces fameuses puces à pensée mises au point par le défunt ; je les invite à en faire l'acquisition à la fin de la cérémonie auprès de nos charmantes hôtesse ; une remise exceptionnelle de trente pour cent vous sera accordée. Ce sera une excellente façon de lui rendre un dernier hommage.

Futurkon se devait de prendre la parole en dernier. Il lui parut utile de prédire que les progrès des sciences n'allaient pas cesser avec la mort de Charles Protais. Il crut bon de rappeler la création de Charles : Charly, un robot humanoïde qui avait su s'occuper comme une mère de son fils Mike. Et ce n'est pas le comportement décevant du premier robot superhumanoïde qui allait empêcher Mike de se

remettre à l'ouvrage. Il croyait d'ailleurs savoir que son prochain robot, capable de s'auto-réparer, réaliserait le vieux rêve de l'immortalité.

La foule ne put s'empêcher d'applaudir à tout rompre. Puis elle récita la prière au dieu Konnect adaptée pour la circonstance :

*Dieu Konnect,
Que ton nom soit sanctifié
Que ton règne vienne
Que ta volonté soit faite
Sur terre, sur mer et dans les airs.
Reçoit Charles Protais dans ton royaume
Et fait que nous restions éternellement
A lui, par la pensée, connectés.
Amen.*

C'était bref, mais l'essentiel était dit.

Le cercueil fut enlevé aux regards des participants et transporté au funérarium pour incinération.

Chaînect explosa son chiffre d'affaires par la vente de ses puces.

*

Sophie plaça l'urne contenant les cendres de son mari sur la cheminée du salon.

Charly remplaça officiellement Charles à la tête de Chaînect ; il n'avait plus guère de temps pour s'occuper de Mike, Sophie décida donc de rester. Mike cessera-t-il un jour de boiter ?